Œuvres

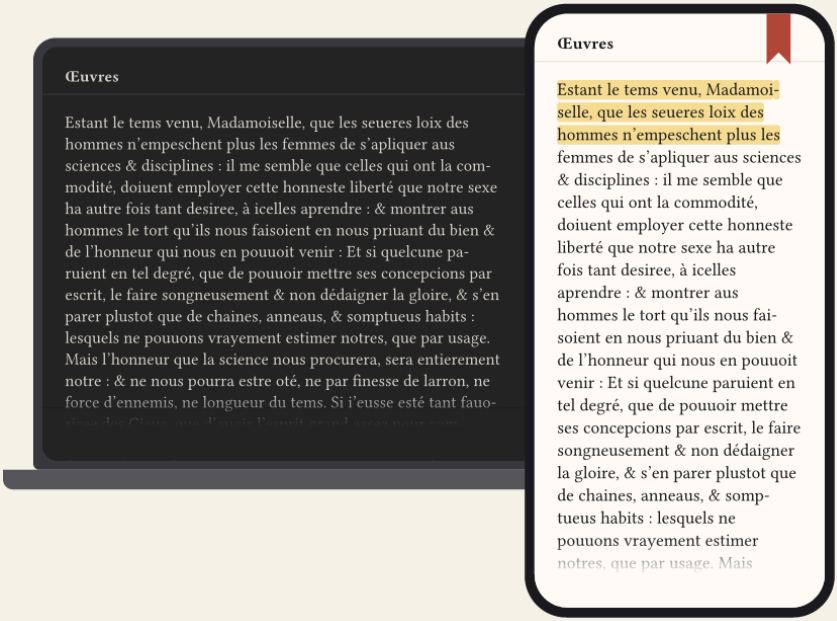
Louise Labé

1555

Texte du domaine public, relu par Classiques.app
classiques.app/livres/louise-labe/oeuvres-louise-labe

Ce livre vous suit partout

Lisez-le aussi en ligne sur Classiques.app : le même texte, gratuit, sur téléphone comme sur ordinateur.



Votre page gardée
Vous reprenez là où vous vous êtes arrêté.

Vos citations
Gardez et partagez les phrases qui vous marquent.

Autour du texte
Le résumé et les commentaires.

Ouvrir le livre en ligne

La lecture est gratuite, sans inscription.
classiques.app/livres/louise-labe/oeuvres-louise-labe

Sommaire

À M. C. D. B. L. 5
DEBAT DE FOLIE ET D'AMOVR, PAR LOVÏZE LABE' LIONNOIZE. 7
ARGVMENT. 7
DISCOVRS I. 7
DISCOVRS II. 13
DISCOVRS III. 15
DISCOVRS IIII. 18
DISCOVRS V. 20
ÉLÉGIES. 45
ÉLÉGIE I. 45
ÉLÉGIE II. 48
ÉLÉGIE III. 50
SONNETS. 54
I. 54
II. 54
III. 55
IIII. 55
V. 55
VI. 56
VII. 56
VIII. 57
IX. 57
X. 57
XI. 58
XII. 58
XIII. 59
XIIII. 59
XV. 59
XVI. 60
XVII. 60
XVIII. 61
XIX. 61
XX. 61
XXI. 62
XXII. 62

XXIII. 63
XXIIII. 63
AVX POËTES DE LOVÏZE LABE' 63
SONNET. 63
ESCRIZ DE diuers Poëtes, à la louenge de LOVÏZE LABE' LIONNOIZE. . . 65
Εἰς ᾠδὰς Λοΐσης Λαβάιας. 65
De Aloysæ Labæ osculis. 65
En grace du Dialogue d'Amour, & de Folie, Euure de D. Louïze Labé Lionnoize. 66
En contemplacion de D. Louïze Labé. 67
À D. Louïze Labé, sur son portrait. 67
SONNET. 67
À celle qui n'est seulement à soy belle. 68
Autre à elle mesme. 68
À D. Louïze, des Muses ou premiere ou dizieme couronnante la troupe. .69
SONETTO. 69
SONETTO. 69
* 70
Estreines, à Dame Louïze Labé 71
À D. L. L. 71
Épitre à ses amis, des gracieusetez de D. L. L. 71
Des beautez de d. l. l. 74
À elle mesme. 74
Double Rondeau, à elle. 75
Ode en faueur de D. Louïze Labé à son bon Signeur. d. m. 76
MADRIGALE. 81
ODE. 81
Sonnet à D. L. L. par A. F. R. 83
À Dame Louïze Labé, Lionnoize, la comparant aus Cieus. 83
Des louenges de Dame Louïze Labé, Lionnoize. 84
Le Priuilege du Roy. 98

À M. C. D. B. L.

Estant le tems venu, Madamoiselle, que les seueres loix des hommes n'empeschent plus les femmes de s'apliquer aus sciences & disciplines : il me semble que celles qui ont la commodité, doiuent employer cette honneste liberté que notre sexe ha autre fois tant desiree, à icelles aprendre : & montrer aus hommes le tort qu'ils nous faisoient en nous priuant du bien & de l'honneur qui nous en pouuoit venir : Et si quelcune paruient en tel degré, que de pouuoir mettre ses concepcions par escrit, le faire songneusement & non dédaigner la gloire, & s'en parer plustot que de chaines, anneaus, & somptueus habits : lesquels ne pouuons vrayement estimer notres, que par usage. Mais l'honneur que la science nous procurera, sera entierement notre : & ne nous pourra estre oté, ne par finesse de larron, ne force d'ennemis, ne longueur du tems. Si i'eusse esté tant fauorisee des Cieus, que d'auoir l'esprit grand assez pour comprendre ce dont il ha ù enuie, ie seruirois en cet endroit plus d'exemple que d'amonicion. Mais ayant passé partie de ma ieunesse à l'exercice de la Musique, & ce qui m'a resté de tems l'ayant trouué court pour la rudesse de mon entendement, & ne pouuant de moymesme satisfaire au bon vouloir que ie porte à notre sexe, de le voir non en beauté seulement, mais en science & vertu passer ou egaler les hommes : ie ne puis faire autre chose que prier les vertueuses Dames d'esleuer un peu leurs esprits par dessus leurs quenoilles & fuseaus, & s'employer à faire entendre au monde que si nous ne sommes faites pour commander, si ne deuons nous estre desdaignees pour compagnes tant es afaires domestiques que publiques, de ceus qui gouuernent & se font obeïr. Et outre la reputacion que notre sexe en receura nous aurons valù au publiq, que les hommes mettront plus de peine & d'estude aus sciences vertueuses, de peur qu'ils n'ayent honte de voir preceder celles, desquelles ils ont pretendu estre tousiours superieurs quasi en tout. Pource, nous faut il animer l'une l'autre à si louable entreprise : De laquelle ne deuez eslongner ny espargner votre esprit, ià de plusieurs & diuerses graces acompagné : ny votre ieunesse, & autres faueurs de fortune, pour aquerir cet honneur que les lettres & sciences ont acoutumé porter aus personnes qui les suyuent. S'il y ha quelque chose recommandable apres la gloire & l'honneur, le plaisir que l'estude des lettres ha acoutumé donner nous y doit chacune inciter : qui est autre que les autres recreacions : desquelles quand on en ha pris tant que lon veut, on ne se peut vanter d'autre chose, que d'auoir passé le tems. Mais celle de l'estude laisse un contentement de soy, qui nous demeure plus

longuement : Car le passé nous resiouit, & sert plus que le present : mais les plaisirs des sentimens se perdent incontinent, & ne reuiennent iamais, & en est quelquefois la memoire autant facheuse, comme les actes ont esté delectables. Dauantage les autres voluptez sont telles, que quelque souuenir qui en vienne, si ne nous peut il remettre en telle disposicion que nous estions : & quelque imaginacion forte que nous imprimions en la teste, si connoissons nous bien que ce n'est qu'une ombre du passé qui nous abuse & trompe. Mais quand il auient que mettons par escrit nos concepcions, combien que puis apres notre cerueau coure par une infinité d'afaires & incessamment remue, si est ce que long tems apres reprenans nos escrits, nous reuenons au mesme point, & à la mesme disposicion ou nous estions. Lors nous redouble notre aise, car nous retrouuons le plaisir passé qu'auons ù ou en la matiere dont escriuions, ou en l'intelligence des sciences ou lors estions adonnez. Et outre ce, le iugement que font nos secondes concepcions des premieres, nous rend un singulier contentement. Ces deus biens qui prouiennent d'escrire vous y doiuent inciter, estant asseuree que le premier ne faudra d'acompagner vos escrits, comme il fait tous vos autres actes & façons de viure. Le second sera en vous de le prendre, ou ne l'auoir point : ainsi que ce dont vous escrirez vous contentera. Quant à moy tant en escriuant premierement ces ieunesses que en les reuoyant depuis, ie n'y cherchois autre chose qu'un honneste passetems & moyen de fuir oisiueté : & n'auoy point intencion que personne que moy les dust iamais voir. Mais depuis que quelcuns de mes amis ont trouué moyen de les lire sans que i'en susse rien, & que (ainsi comme aisément nous croyons ceus qui nous louent) ils m'ont fait à croire que les deuois mettre en lumiere : ie ne les ay osé esconduire, les menassant ce pendant de leur faire boire la moitié de la honte qui en prouiendroit. Et pource que les femmes ne se montrent volontiers en publiq seules, ie vous ay choisie pour me seruir de guide, vous dediant ce petit euure, que ne vous enuoye à autre fin que pour vous acertener du bon vouloir lequel de long tems ie vous porte, & vous inciter & faire venir enuie en voyant ce mien euure rude & mal bati, d'en mettre en lumiere un autre qui soit mieus limé & de meilleure grace.

Dieu vous maintienne en santé.

De Lion ce 24. Iuillet

1555.

Votre humble amie Louïze Labé.

DEBAT DE FOLIE ET D'AMOVR, PAR LOVÏZE LABE' LIONNOIZE.

ARGVMENT.

Iupiter *faisoit vn grand festin, ou estoit commandé à tous les Dieus se trouuer. Amour & Folie arriuent en mesme instant sur la porte du Palais : laquelle estant ià fermee, & n'ayant que le guichet ouuert, Folie voyant Amour ià prest à mettre vn pied dedens, s'auance & passe la premiere. Amour se voyant poussé, entre en colere : Folie soutient lui apartenir de passer deuant. Ils entrent en dispute sur leurs puissances, dinitez & preseances. Amour ne la pouuant veincre de paroles, met la main à son arc, & lui lasche vne flesche, mais en vain : pource que Folie soudain se rend inuisible : & se voulant venger, ôte les yeus à Amour. Et pour couurir le lieu ou ils estoient, lui mit vn bandeau, fait de tel artifice, qu'impossible est lui ôter. Venus se pleint de Folie, Iupiter veut entendre leur diferent. Apolon & Mercure debatent le droit de l'une & l'autre partie. Iupiter les ayant longuement ouiz, en demande l'opinion aus Dieus : puis prononce sa sentence.*

Les personnes
- FOLIE,
- AMOVR,
- VENVS,
- IVPITER,
- APOLON,
- MERCVRE.

DISCOVRS I.

Folie
À ce que ie voy, ie seray la derniere au festin de Iupiter, ou ie croy que lon m'attent. Mais ie voy, ce me semble, le fils de Venus, qui y va aussi tart que moy. Il faut que ie le passe : à fin que lon ne m'apelle tardiue & paresseuse.

Amour
Qui est cette fole qui me pousse si rudement ? quelle grande háte la presse ? si ie t'usse aperçue, ie t'usse bien gardé de passer.

Folie
Tu ne m'usses pù empescher, estant si ieune & foible. Mais à Dieu te command', ie vois deuant dire que tu viens tout à loisir.

Amour
Il n'en ira pas ainsi : car auant que tu m'eschapes, ie te donneray à connoitre que tu ne te dois atacher à moy.

Folie
Laisse moy aller, ne m'arreste point : car ce te sera honte de quereler auec une femme. Et si tu m'eschaufes une fois, tu n'auras du meilleur.

Amour
Quelles menasses sont ce cy ? ie n'ay trouué encore personne qui m'ait menassé que cette fole.

Folie
Tu montres bien ton indiscrecion, de prendre en mal ce que ie t'ay fait par ieu : & te mesconnois bien toy-mesme, trouuant mauuais que ie pense auoir du meilleur si tu t'adresses à moy. Ne vois tu pas que tu n'es qu'un ieune garsonneau ? de si foible taille que quand i'aurois un bras lié, si ne te creindrois ie gueres.

Amour
Me connois tu bien ?

Folie
Tu es Amour, fils de Venus.

Amour
Comment donques fais tu tant la braue aupres de moy, qui, quelque petit que tu me voyes, suis le plus creint & redouté entre les Dieus & les hommes ? & toy femme inconnue, oses tu te faire plus grande que moy ? ta ieunesse, ton sexe, ta façon de faire te dementent asses : mais plus ton ignorance, qui ne te permet connoitre le grand degré que ie tiens.

Folie
Tu trionfes de dire. Ce n'est à moy à qui tu dois vendre tes coquilles. Mais di moy, quel est ce grand pouuoir dont tu te vantes ?

Amour
Le ciel & la terre en rendent témoignage. Il n'y ha lieu ou n'aye laissé quelque trofee. Regarde au ciel tous les sieges des Dieus, & t'interrogue si quelcun d'entre eus s'est pù eschaper de mes mains. Commence au vieil Saturne, Iupiter, Mars, Apolon, & finiz aus Demidieus, Satires, Faunes, & Siluains. Et n'auront honte les Deesses d'en confesser quelque chose. Et ne m'a Pallas espouuenté de son bouclier : mais ne l'ay voulu interrompre de ses sutils ouurages, ou iour & nuit elle s'employe. Baisse toy en terre, & di si tu trouueras gens de marque, qui ne soient ou ayent esté des miens. Voy en la furieuse mer, Neptune & ses Tritons, me prestans obeïssance. Penses tu que les infernaus

s'en exemptent ? ne les áy ie fait sortir de leurs abimes, & venir espouuenter les humains, & rauir les filles à leurs meres : quelques iuges qu'ils soient de tels forfaits & transgressions faites contre les loix ? Et à fin que tu ne doutes auec quelles armes ie fay tant de prouesses, voila mon Arc seul & mes flesches, qui m'ont fait toutes ces conquestes. Ie n'ay besoin de Vulcan qui me forge de foudres, armet, escu & glaiue. Ie ne suis accompagné de Furies, Harpies & tourmenteurs de monde, pour me faire creindre auant le combat. Ie n'ay que faire de chariots, soudars, hommes d'armes & grandes troupes de gens : sans lesquelles les hommes ne trionferoient la bas, estant d'eus si peu de chose, qu'un seul (quelque fort qu'il soit & puissant) est bien empesché alencontre de deus. Mais ie n'ay autres armes, conseil, municion, ayde, que moymesme. Quand ie voy les ennemis en campagne, ie me presente auec mon Arc : & laschant une flesche les mets incontinent en route : & est aussi tot la victoire gaignee, que la bataille donnee.

Folie
I'excuse un peu ta ieunesse, autrement ie te pourrois à bon droit nommer le plus presomptueus fol du monde. Il sembleroit à t'ouir que chacun tienne sa vie de ta merci : & que tu sois le vray Signeur & seul souuerein tant en ciel qu'en terre. Tu t'es mal adressé pour me faire croire le contraire de ce que ie say.

Amour
C'est une estrange façon de me nier tout ce que chacun confesse.

Folie
Ie n'ay afaire du iugement des autres : mais quant à moy, ie ne suis si aisee à tromper. Me penses tu de si peu d'entendement, que ie ne connoisse à ton port, & à tes contenances, quel sens tu peus auoir ? & me feras tu passer deuant les yeus, qu'un esprit leger comme le tien, & ton corps ieune & flouet, soit dine de telle signeurie, puissance, & autorité, que tu t'atribues ? & si quelques auentures estranges, qui te sont auenues, te deçoiuent, n'estime pas que ie tombe en semblable erreur, sachant tresbien que ce n'est par ta force & vertu, que tant de miracles soient auenuz au monde : mais par mon industrie, par mon moyen & diligence : combien que tu ne me connoisses. Mais si tu veus un peu tenir moyen en ton courrous, ie te feray connoitre en peu d'heure ton arc, & tes flesches, ou tant tu te glorifies, estre plus molz que paste, si ie n'ay bandé l'arc, & trempé le fer de tes flesches.

Amour
Ie croy que tu veus me faire perdre pacience. Ie ne sache iamais que personne ait manié mon arc, que moy : & tu me veus faire à croire, que sans toy ie n'en

pourrois faire aucun effort. Mais puis qu'ainsi est que tu l'estimes si peu, tu en feras tout à cette heure la preuue.
Folie se fait inuisible, tellement, qu'Amour ne la peut assener.

Amour
Mais qu'es tu deuenue ? comment m'es tu eschapee ? Ou ie n'ay sù t'ofenser, pour ne te voir, ou contre toy seule ha rebouché ma flesche : qui est bien le plus estrange cas qui iamais m'auint. Ie pensoy estre seul d'entre les Dieus, qui me rendisse inuisible à eus mesmes quand bon me sembloit : Et maintenant ay trouué qui m'a esbloui les yeus. Aumoins di moy, quiconque sois, si à l'auenture ma flesche t'a frapee, & si elle t'a blessee.

Folie
Ne t'auoy ie bien dit, que ton arc & tes flesches n'ont effort, que quand ie suis de la partie. Et pourautant qu'il ne m'a plu d'estre nauree, ton coup ha esté sans effort. Et ne t'esbahis si tu m'as perdue de vuë, car quand bon me semble, il n'y ha œil d'Aigle, ou de serpent Épidaurien, qui me sache aperceuoir. Et ne plus ne moins que le Cameleon, ie pren quelquefois la semblance de ceus aupres desquelz ie suis.

Amour
À ce que ie voy, tu dois estre quelque sorciere ou enchanteresse. Es tu point quelque Circe, ou Medee, ou quelque Fée ?

Folie
Tu m'outrages tousiours de paroles : & n'a tenu à toy que ne l'aye esté de fait. Ie suis Deesse, comme tu es Dieu : mon nom est Folie. Ie suis celle qui te fay grand, & abaisse à mon plaisir. Tu lasches l'arc, & gettes les flesches en l'air : mais ie les assois aus cœurs que ie veus. Quand tu te penses plus grand qu'il est possible d'estre, lors par quelque petit despit ie te renge & remets auec le vulgaire. Tu t'adresses contre Iupiter : mais il est si puissant, & grand, que si ie ne dressois ta main, si ie n'auoy bien trempé ta flesche, tu n'aurois aucun pouuoir sur lui. Et quand toy seul ferois aymer, quelle seroit ta gloire si ie ne faisoy paroitre cet amour par mile inuencions ? Tu as fait aymer Iupiter : mais ie l'ay fait transmuer en Cigne, en Taureau, en Or, en Aigle : en danger des plumassiers, des loups, des larrons, & des chasseurs. Qui fit prendre Mars au piege auec ta mere, si non moy, qui l'auois rendu si mal auisé, que venir faire un poure mari cocu dedens son lit mesme ? Qu'ust ce esté, si Paris n'ust fait autre chose, qu'aymer Heleine ? Il estoit à Troye, l'autre à Sparte : ils n'auoient garde d'eus assembler. Ne lui fis ie dresser une armee de mer, aller chez Menelas, faire la court à sa femme, l'emmener par force, & puis defendre sa querele iniuste contre toute la Grece ? Qui ust parlé des

Amours de Dido, si elle n'ust fait semblant d'aller à la chasse pour auoir la commodité de parler à Enee seule à seul, & lui montrer telle priuauté, qu'il ne deuoit auoir honte de prendre ce que volontiers elle ust donné, si à la fin n'ust couronné son amour d'une miserable mort ? On n'ust non plus parlé d'elle, que de mile autres hostesses, qui font plaisir aus passans. Ie croy qu'aucune mencion ne seroit d'Artemise, si ie ne lui usse fait boire les cendres de son mari. Car qui ust sù si son affeccion ust passé celle des autres femmes, qui ont aymé, & regretté leurs maris & leurs amis ? Les effets & issues des choses les font louer ou mespriser. Si tu fais aymer, i'en suis cause le plus souuent. Mais si quelque estrange auenture, ou grand effet en sort, en celà tu n'y as rien : mais en est à moy seule l'honneur. Tu n'as rien que le cœur : le demeurant est gouuerné par moy. Tu ne scez quel moyen faut tenir. Et pour te declarer qu'il faut faire pour complaire, ie te meine & condui : & ne te seruent tes yeus non plus que la lumiere à un aueugle. Et à fin que tu me reconnoisses d'orenauant, & que me saches gré quand ie te meneray ou conduiray : regarde si tu vois quelque chose de toymesme ?
Folie tire les yeus à Amour.

Amour
Ô Iupiter ! ò ma mere Venus ! Iupiter, Iupiter, que m'a serui d'estre Dieu, fils de Venus tant bien voulu iusques ici, tant au ciel qu'en terre, si ie suis suget à estre iniurié & outragé, comme le plus vil esclaue ou forsaire, qui soit au monde ? & qu'une femme inconnue m'ait pù creuer les yeus ? Qu'à la malheure fut ce banquet solennel institué pour moy. Me trouueray ie en haut auecques les autres Dieus en tel ordre ? Ils se resiouiront, & ne feray que me pleindre. Ô femme cruelle ! comment m'as tu ainsi acoutré.

Folie
Ainsi se chatient les ieunes & presumptueus, comme toy. Quelle temerité ha un enfant de s'adresser à une femme, & l'iniurier & outrager de paroles : puis de voye de fait tacher à la tuer. Vne autre fois estime ceus que tu ne connois estre, possible, plus grans que toy. Tu as ofensé la Royne des hommes, celle qui leur gouuerne le cerueau, cœur, & esprit : à l'ombre de laquelle tous se retirent une fois en leur vie, & y demeurent les uns plus, les autres moins, selon leur merite. Tu as ofensé celle qui t'a fait auoir le bruit que tu as : & ne s'est souciee de faire entendre au Monde, que la meilleure partie du loz qu'il te donnoit, lui estoit due. Si tu usses esté plus modeste, encore que ie te fusse inconnue : cette faute ne te fust auenue.



Classiques.app retient la ligne où vous vous arrêtez.

Commencez sur l'ordinateur, continuez sur le téléphone, à la même ligne. Il suffit d'un compte.

Reprendre ici, en ligne

Gratuit, un compte en dix secondes avec Google.

classiques.app/livres/louise-labe/oeuvres-louise-labe

Le livre continue à la page suivante.

Amour
Comment est il possible porter honneur à une personne, que lon n'a iamais vuë ? Ie ne t'ay point fait tant d'iniure que tu dis, vù que ne te connoissois. Car si i'usse sù qui tu es, & combien tu as de pouuoir, ie t'usse fait l'honneur que merite une grand' Dame. Mais est il possible, s'ainsi est que tant m'ayes aymé, & aydé en toutes mes entreprises, que m'ayant pardonné, me rendisses mes yeus ?

Folie
Que tes yeus te soient renduz, ou non, il n'est en mon pouuoir. Mais ie t'acoutreray bien le lieu ou ils estoient, en sorte que lon n'y verra point de diformité.
Folie bande Amour, & lui met des esles.
Et ce pendant que tu chercheras tes yeus, voici des esles que ie te preste, qui te conduiront aussi bien comme moy.

Amour
Mais ou auois tu pris ce bandeau si à propos pour me lier mes plaies ?

Folie
En venant i'ay trouué une des Parques, qui me l'a baillé, & m'a dit estre de telle nature, que iamais ne te pourra estre oté.

Amour
Comment oté ! ie suis donq aueugle à iamais. Ô meschante & traytresse ! il ne te suffit pas de m'auoir creué les yeus, mais tu as oté aus Dieus la puissance de me les pouuoir iamais rendre. Ô qu'il n'est pas dit sans cause, qu'il ne faut point receuoir present de la main de ses ennemis. La malheureuse m'a blessé, & me suis mis entre ses mains pour estre pensé. Ô cruelles Destinees ! Ô noire iournee ! Ô moy trop credule ! Ciel, Terre, Mer, n'aurez vous compassion de voir Amour aueugle ? Ô infame & detestable, tu te vanteras que ne t'ay pù fraper, que tu m'as oté les yeus, & trompé en me fiant en toy. Mais que me sert de plorer ici ? Il vaut mieus que me retire en quelque lieu apart, & laisse passer ce festin. Puis, s'il est ainsi que i'aye tant de faueur au Ciel ou en Terre, ie trouueray moyen de me venger de la fausse Sorciere, qui tant m'a fait d'outrage.

DISCOVRS II.

Amour sort du Palais de Iupiter, & va resuant à son infortune.

Amour
Ores suis ie las de toute chose. Il vaut mieus par despit descharger mon carquois, & getter toutes mes flesches, puis rendre arc & trousse à Venus ma mere. Or aillent, ou elles pourront, ou en Ciel, ou en Terre, il ne m'en chaut : Aussi bien ne m'est plus loisible faire aymer qui bon me semblera. Ô que ces belles Destinees ont auiourdhui fait un beau trait, de m'auoir ordonné estre aueugle, à fin qu'indiferemment, & sans accepcion de personne, chacun soit au hazard de mes traits & de mes flesches. Ie faisois aymer les ieunes pucelles, les ieunes hommes : i'accompagnois les plus iolies des plus beaus & plus adroits. Ie pardonnois aus laides, aus viles & basses personnes : ie laissois la vieillesse en paix : Maintenant, pensant fraper un ieune, i'asseneray sus un vieillart : au lieu de quelque beau galand, quelque petit laideron à la bouche torse : & auiendra qu'ils seront les plus amoureus, & qui plus voudront auoir de faueur en amours : & possible par importunité, presens, ou richesses, ou disgrace de quelques Dames, viendront au dessus de leur intencion : & viendra mon regne en mespris entre les hommes, quand ils y verront tel desordre & mauuais gouuernement. Baste : en aille comme il pourra. Voila toutes mes flesches. Tel en soufrira, qui n'en pourra mais.

Venus
Il estoit bien tems que ie te trouuasse, mon cher fils, tant tu m'as donné de peine. À quoy tient il, que tu n'es venu au banquet de Iupiter ? Tu as mis toute la compagnie en peine. Et en parlant de ton absence, Iupiter ha ouy dix mille pleintes de toy d'une infinité d'artisans, gens de labeur, esclaues, chambrieres, vieillars, vieilles edentees, crians tous à Iupiter qu'ils ayment : & en sont les plus aparens fachez, trouuant mauuais, que tu les ayes en cet endroit egalez à ce vil populaire : & que la passion propre aus bons esprits soit auiourdhui familiere & commune aus plus lourds & grossiers.

Amour
Ne fust l'infortune, qui m'est auenue, i'usse assisté au banquet, comme les autres, & ne fussent les pleintes, qu'auez ouyes, esté faites.

Venus
Es tu blessé, mon fils ? Qui t'a ainsi bandé les yeus ?

Amour
Folie m'a tiré les yeus : & de peur qu'ils ne me fussent renduz, elle m'a mis ce bandeau qui iamais ne me peut estre oté.

Venus
Ô quelle infortune ! he moy miserable ! Donq tu ne me verras plus, cher enfant ? Au moins si te pouuois arroser la plaie de mes larmes.

Venus tache à desnouer la bande.

Amour
Tu pers ton tems : les neuz sont indissolubles

Venus
Ô maudite ennemie de toute sapience, ô femme abandonnee, ô à tort nommee Deesse, & à plus grand tort immortelle. Qui vid onq telle iniure ? Si Iupiter, & les Dieus me croient. À tout le moins que iamais cette meschante n'ait pouuoir sur toy, mon fils.

Amour
À tard se feront ces defenses, il les failloit faire auant que fusse aueugle : maintenant ne me seruiront gueres.

Venus
Et donques Folie, la plus miserable chose du monde, ha le pouuoir d'oter à Venus le plus grand plaisir qu'elle ust en ce monde : qui estoit quand son fils Amour la voyoit. En ce estoit son contentement, son desir, sa felicité. Helas fils infortuné ! Ô desastre d'Amour ! Ô mere desolee ! Ô Venus sans fruit belle ! Tout ce que nous aquerons, nous le laissons à nos enfans : mon tresor n'est que beauté, de laquelle que chaut il à un aueugle ? Amour tant cheri de tout le monde, comme as tu trouué beste si furieuse, qui t'ait fait outrage ! Qu'ainsi soit dit, que tous ceus qui aymeront (quelque faueur qu'ils ayent) ne soient sans mal, & infortune, à ce qu'ils ne se dient plus heureus, que le cher fils de Venus.

Amour
Cesse tes pleintes douce mere : & ne me redouble mon mal te voyant ennuiee. Laisse moy porter seul mon infortune : & ne desire point mal à ceus qui me suiuront.

Venus
Allons, mon fils, vers Iupiter, & lui demandons vengeance de cette malheureuse.

DISCOVRS III.

Venus
Si onques tu uz pitié de moy, Iupiter, quand le fier Diomede me naura, lors que tu me voyois trauailler pour sauuer mon fils Enee de l'impetuosité des vents, vagues, & autres dangers, esquels il fut tant au siege de Troye, que depuis : si mes pleurs pour la mort de mon Adonis te murent à compassion : la iuste douleur, que i'ay pour l'iniure faite à mon fils Amour, te deura faire auoir pitié

de moy. Ie dirois que c'est, si les larmes ne m'empeschoient. Mais regarde mon fils en quel estat il est, & tu connoitras pourquoy ie me pleins.

Iupiter
Ma chere fille, que gaignes tu auec ces pleintes me prouoquer à larmes ? Ne scez tu l'amour que ie t'ay portee de toute memoire ? As tu defiance, ou que ie ne te veuille secourir, ou que ie ne puisse ?

Venus
Estant la plus afligee mere du monde, ie ne puis parler, que comme les afligees. Encore que vous m'ayez tant montré de faueur & d'amitié, si est ce que ie n'ose vous suplier, que de ce que facilement vous otroiriez au plus estrange de la terre. Ie vous demande iustice, & vengeance de la plus malheureuse femme qui fust iamais, qui m'a mis mon fils Cupidon en tel ordre que voyez. C'est Folie, la plus outrageuse Furie qui onques fut es Enfers.

Iupiter
Folie ! ha elle esté si hardie d'atenter à ce, qui plus vous estoit cher ? Croyez que si elle vous ha fait tort, que telle punicion en sera faite, qu'elle sera exemplaire. Ie pensoy qu'il n'y ust plus debats & noises que entre les hommes : mais si cette outrecuidee ha fait quelque desordre si pres de ma personne, il lui sera cher vendu. Toutefois il la faut ouir, à fin qu'elle ne se puisse pleindre. Car encore que ie puisse sauoir de moymesme la verité du fait, si ne véus ie point mettre en auant cette coutume, qui pourroit tourner à consequence, de condamner une personne sans l'ouir. Pource, que Folie soit apelee.

Folie
Haut & souuerein Iupiter, me voici preste à respondre à tout ce qu'Amour me voudra demander. Toutefois i'ay une requeste à te faire. Pource que ie say que de premier bond la plus part de ces ieunes Dieus seront du coté d'Amour, & pourront faire trouuer ma cause mauuaise en m'interrompant, & ayder celle d'Amour accompagnant son parler de douces acclamacions : ie te suplie qu'il y ait quelcun des Dieus qui parle pour moy, & quelque autre pour Amour : à fin que la qualité des personnes ne soit plus tot consideree, que la verité du fait. Et pource que ie crein ne trouuer aucun, qui, de peur d'estre apelé fol, ou ami de Folie, veuille parler pour moy : ie te suplie commander à quelcun de me prendre en sa garde & proteccion.

Iupiter
Demande qui tu voudras, & ie le chargeray de parler pour toy.

Folie
Ie te suplie donq que Mercure en ait la charge. Car combien qu'il soit des grans amis de Venus, si suis ie seure, que s'il entreprent parler pour moy, il n'oublira rien qui serue à ma cause.

Iupiter
Mercure, il ne faut iamais refuser de porter parole pour un miserable & afligé : Car ou tu le mettras hors de peine, & sera ta louenge plus grande, d'autant qu'auras moins ù de regard aus faueurs & richesses, qu'à la iustice & droit d'un poure homme : ou ta priere ne lui seruira de rien, & neanmoins ta pitié, bonté & diligence, seront recommandees. À cette cause tu ne dois diferer ce que cette poure afligee te demande : Et ainsi ie veus & commande que tu le faces.

Mercure
C'est chose bien dure à Mercure moyenner desplaisir à Venus. Toutefois, puis que tu me contreins, ie feray mon deuoir tant que Folie aura raison de se contenter.

Iupiter
Et toy, Venus, quel des Dieus choisiras tu ? l'affeccion maternelle, que tu portes à ton fils, & l'enuie de voir venger l'iniure, qui lui ha esté faite, te pourroit transporter. Ton fils estant irrité, & nauré recentement, n'y pourroit pareillement satisfaire. À cette cause, choisi quel autre tu voudras pour parler pour vous : & croy qu'il ne lui sera besoin lui commander : & que celui à qui tu t'adresseras, sera plus aise de te faire plaisir en cet endroit, que toy de le requerir. Neanmoins s'il en est besoin, ie le lui commanderay.

Venus
Encor que lon ait semé par le monde, que la maison d'Apolon & la mienne ne s'acordoient gueres bien : si le crois ie de si bonne sorte qu'il ne me voudra esconduire en cette necessité, lui requerant son ayde à cestui mien extreme besoin : & montrera par l'issue de cette afaire, combien il y ha plus d'amitié entre nous, que les hommes ne cuident.

Apolon
Ne me prie point, Deesse de beauté : & ne fais dificulté que ne te vueille autant de bien, comme merite la plus belle des Deesses. Et outre le témoignage, qu'en pourroient rendre tes iardins, qui sont en Cypre & Ida, si bien par moy entretenus, qu'il n'y ha rien plus plaisant au monde : encore connoitras tu par l'issue de cette querelle combien ie te porte d'affeccion & me sens fort aise que, te retirant vers moy en cet afaire, tu declaires aus hommes comme faussement ils ont controuué, que tu auois coniuré contre toute ma maison.

Iupiter
Retirez vous donq un chacun, & reuenez demain à semblable heure, & nous mettrons peine d'entendre & vuider vos querelles.

DISCOVRS IIII.

Cupidon vient donner le bon iour à Iupiter.

Iupiter
Qve dis tu petit mignon ? Tant que ton diferent soit terminé, nous n'aurons plaisir de toy. Mais ou est ta mere ?

Amour
Elle est allee vers Apolon, pour l'amener au consistoire des Dieus. Ce pendant elle m'a commandé venir vers toy te donner le bon iour.

Iupiter
Ie la plein bien pour l'ennui qu'elle porte de ta fortune. Mais ie m'esbahi comme, ayant tant ofensé de hauts Dieus & grans Seigneurs, tu n'as iamais ù mal que par Folie !

Amour
C'est pource que les Dieus & hommes, bien auisez, creingnent que ne leur face pis. Mais Folie n'a pas la consideracion & iugement si bon.

Iupiter
Pour le moins te deuroient ils haïr, encore qu'ils ne t'osassent ofenser. Toutefois tous tant qu'ils sont t'ayment.

Amour
Ie seroye bien ridicule, si ayant le pouuoir de faire les hommes estre aymez, ne me faisois aussi estre aymé.

Iupiter
Si est il bien contre nature, que ceus qui ont reçu tout mauuais traitement de toy, t'ayment autant comme ceus qui ont ù plusieurs faueurs.

Amour
En ce se montre la grandeur d'Amour, quand on ayme celui dont on est mal traité.

Iupiter
Ie say fort bien par experience, qu'il n'est point en nous d'estre aymez : car, quelque grand degré ou ie sois, si ay ie esté bien peu aymé : & tout le bien qu'ay reçu, l'ay plus tot ù par force & finesse, que par amour.

Amour
I'ay bien dit que ie fay aymer encore ceus, qui ne sont point aymez : mais si est il en la puissance d'un chacun le plus souuent de se faire aymer. Mais peu se treuuent, qui facent en amour tel deuoir qu'il est requis.

Iupiter
Quel deuoir ?

Amour
La premiere chose dont il faut s'enquerir, c'est, s'il y ha quelque Amour imprimee : & s'il n'y en ha, ou qu'elle ne soit encor enracinee, ou qu'elle soit desia toute usee, faut songneusement chercher quel est le naturel de la personne aymee : &, connoissant le notre, auec les commoditez, façons, & qualitez estre semblables, en user : si non, le changer. Les Dames que tu as aymees, vouloient estre louees, entretenues par un long tems, priees, adorees : quell'Amour penses tu qu'elles t'ayent porté, te voyant en foudre, en Satire, en diuerses sortes d'Animaus, & conuerti en choses insensibles ? La richesse te fera iouir des Dames qui sont auares : mais aymer non. Car cette affeccion de gaigner ce qui est au cœur d'une personne, chasse la vraye & entiere Amour : qui ne cherche son proufit, mais celui de la personne, qu'il ayme. Les autres especes d'Animaus ne pouuoient te faire amiable. Il n'y ha animant courtois & gracieus que l'homme, lequel puisse se rendre suget aus complexions d'autrui, augmenter sa beauté & bonne grace par mile nouueaus artifices : plorer, rire, chanter, & passionner la personne qui le voit. La lubricité & ardeur de reins n'a rien de commun, ou bien peu auec Amour. Et pource les femmes ou iamais n'aymeront, ou iamais ne feront semblant d'aymer pour ce respect. Ta magesté Royale encores ha elle moins de pouuoir en ceci : car Amour se plait de choses egales. Ce n'est qu'un ioug, lequel faut qu'il soit porté par deus Taureaus semblables : autrement le harnois n'ira pas droit. Donq, quand tu voudras estre aymé, descens en bas, laisse ici ta couronne & ton sceptre, & ne dy qui tu es. Lors tu verras en bien seruant & aymant quelque Dame, que sans qu'elle ait egard à richesse ne puissance, de bon gré t'aymera. Lors tu sentiras bien un autre contentement, que ceus que tu as uz par le passé : & au lieu d'un simple plaisir, en receuras un double. Car autant y ha il de plaisir à estre baisé & aymé, que de baiser & aymer.

Iupiter
Tu dis beaucoup de raisons : mais il faut un long tems, une sugeccion grande, & beaucoup de passions.

Amour
Ie say bien qu'un grand Signeur se fache de faire longuement la court, que ses afaires d'importance ne permettent pas qu'il s'y assugettisse, & que les honneurs qu'il reçoit tous les iours, & autres passetems sans nombre, ne lui permettent croitre ses passions, de sorte qu'elles puissent mouuoir leurs amies à pitié. Aussi ne doiuent ils atendre les grans & faciles contentemens qui sont en Amour, mais souuentefois i'abaisse si bien les grans, que ie les fay à tous, exemple de mon pouuoir.

Iupiter
Il est tems d'aller au consistoire : nous deuiserons une autrefois plus à loisir.

DISCOVRS V.

Apolon
Si onques te falut songneusement pouruoir à tes afaires, souuerein Iupiter, ou quand auec l'ayde de Briare tes plus proches te vouloient mettre en leur puissance, ou quand les Geans, fils de la Terre, mettans montaigne sur montaigne, deliberoient nous venir combatre iusques ici, ou quand le Ciel & la Terre cuiderent bruler : à cette heure, que la licence des fols est venue si grande, que d'outrager deuant tes yeus l'un des principaus de ton Empire, tu n'as moins d'occasion d'auoir creinte, & ne dois diferer à donner pront remede au mal ia commencé. S'il est permis à chacun atenter sur le lien qui entretient & lie tout ensemble : ie voy en peu d'heure le Ciel en desordre, ie voy les uns changer leurs cours, les autres entreprendre sur leurs voisins une consommacion uniuerselle : ton sceptre, ton trone, ta magesté en danger. Le sommaire de mon oraison sera conseruer ta grandeur en son integrité, en demandant vengeance de ceus qui outragent Amour, la vraye ame de tout l'Vniuers, duquel tu tiens ton sceptre. D'autant donq que ma cause est tant fauorable, coniointe auec la conseruacion de ton estat, & que neanmoins ie ne demande que iustice : d'autant plus me deuras tu atentiuement escouter. L'iniure que ie meintien auoir esté faite à Cupidon, est telle : Il venoit au festin dernier : & voulant entrer par une porte, Folie acourt apres lui, & lui mettant la main sus l'espaule le tire en arriere, & s'auance, & passe la premiere. Amour voulant sauoir qui c'estoit, s'adresse à elle. Elle lui dit plus d'iniures, qu'il n'apartient à une femme de bien à dire. De là elle commence se hausser en paroles, se magnifier, fait Amour petit. Lequel se voyant ainsi peu estimé, recourt à la puissance, dont tu l'as tousiours vù, & permets user contre toute personne. Il la veut faire aymer : elle euite au coup : & feingnant ne prendre en mal, ce que Cupidon

lui auoit dit, recommence à deuiser auec lui : & en parlant tout d'un coup lui leue les yeus de la teste. Ce fait, elle se vient à faire si grande sur lui, qu'elle lui fait entendre de ne lui estre possible le guerir, s'il ne reconnoissoit qu'il ne lui auoit porté l'honneur qu'elle meritoit. Que ne feroit on pour recouurer la ioyeuse vuë du Soleil ? Il dit, il fait tout ce qu'elle veut. Elle le bande, & pense ses plaies en attendant que meilleure occasion vinst de lui rendre la vuë. Mais la traytresse lui mit un tel bandeau, que iamais ne sera possible lui oter : par ce moyen voulant se moquer de toute l'ayde que tu lui pourrois donner : & encor que tu lui rendisses les yeus, qu'ils fussent neanmoins inutiles. Et pour le mieus acoutrer lui ha baillé de ses esles à fin d'estre aussi bien guidé comme elle. Voilà deus iniures grandes & atroces faites à Cupidon. On l'a blessé, & lui ha lon oté le pouuoir & moyen de guerir. La plaie se voit, le delit est manifeste : de l'auteur ne s'en faut enquerir. Celle qui ha fait le coup, le dit, le presche, en fait ses contes par tout. Interrogue la : plus tot l'aura confessé que ne l'auras demandé. Que reste il ? Quand il est dit : qui aura tiré une dent, lui en sera tiré une autre : qui aura arraché un œil, lui en sera semblablement creué un, celà s'entent entre personnes egales. Mais quand on ha ofensé ceus, desquels depend la conseruacion de plusieurs, les peines s'aigrissent, les loix s'arment de seuerité, & vengent le tort fait au publiq. Si tout l'Vniuers ne tient que par certeines amoureuses composicions, si elles cessoient, l'ancien Abime reuiendroit. Ôtant l'amour, tout est ruiné. C'est donq celui, qu'il faut conseruer en son estre : c'est celui, qui fait multiplier les hommes, viure ensemble, & perpetuer le monde, par l'amour & solicitude qu'ils portent à leurs successeurs. Iniurier cet Amour, l'outrager, qu'est ce, sinon vouloir troubler & ruïner toutes choses ? Trop mieus vaudroit que la temeraire se fust adressee à toy : car tu t'en fusses bien donné garde. Mais s'estant adressee à Cupidon, elle t'a fait dommage irreparable, & auquel n'as ù puissance de donner ordre. Cette iniure touche aussi en particulier tous les autres Dieus, Demidieus, Faunes, Satires, Siluains, Deesses, Nynfes, Hommes, & Femmes : & croy qu'il n'y ha Animant, qui ne sente mal, voyant Cupidon blessé. Tu as donq osé, ô detestable, nous faire à tous despit, en outrageant ce que tu sauois estre de tous aymé. Tu as ù le cœur si malin, de naurer celui qui apaise toutes noises & querelles. Tu as osé atenter au fils de Venus : & ce en la court de Iupiter : & as fait qu'il y ha ù ça haut moins de franchise, qu'il n'y ha la bas entre les hommes, es lieus qui nous sont consacrez. Par tes foudres, ô Iupiter, tu abas les arbres, ou quelque poure femmelette gardant les brebis, ou quelque meschant garsonneau, qui aura moins dinement parlé de ton nom : & cette cy, qui, mesprisant ta magesté, ha violé ton Palais, vit encores ! & ou ? au ciel : & est estimee immortelle,

& retient nom de Deesse ! Les roues des Enfers soutiennent elles une ame plus detestable que cette cy ? Les montaignes de Sicile couurent elles de plus execrables personnes ? Et encores n'a elle honte de se presenter deuant vos diuinitez : & lui semble (si ie l'ose dire) que serez tous si fols, que de l'absoudre. Ie n'ay neantmoins charge par Amour de requerir vengeance & punicion de Folie. Les gibets, potences, roues, couteaus, & foudres ne lui plaisent, encor que fust contre ses malueillans, contre lesquels mesmes il ha si peu usé de son ire, que, oté quelque subit courrous de la ieunesse qui le suit, il ne se trouua iamais un seul d'eus qui ait voulu l'outrager, fors cette furieuse. Mais il laisse le tout à votre discrecion, ô Dieus : & ne demande autre chose, sinon que ses yeus lui soient rendus, & qu'il soit dit, que Folie ha ù tort de l'iniurier & outrager. Et à ce que par ci apres n'auienne tel desordre, en cas que ne vueillez enseuelir Folie sous quelque montaigne, ou la mettre à l'abandon de quelque aigle, ce qu'il ne requiert, vous vueillez ordonner, que Folie ne se trouuera pres du lieu ou Amour sera, de cent pas à la ronde. Ce que trouuerez deuoir estre fait, apres qu'aurez entendu de quel grand bien sera cause Amour, quand il aura gaigné ce point : & de combien de maus il sera cause, estant si mal accompagné, mesmes à present qu'il ha perdu les yeus. Vous ne trouuerez point mauuais que ie touche en brief en quel honneur & reputation est Amour entre les hommes, & qu'au demeurant de mon oraison ie ne parle guere plus que d'eus. Donques les hommes sont faits à l'image & semblance de nous, quant aus esprits : leurs corps sont composez de plusieurs & diuerses complexions : & entre eus si diferens tant en figure, couleur, & forme, que iamais en tant de siecles, qui ont passé, ne s'en trouua, que deus ou trois pers, qui se ressemblassent : encore leurs seruiteurs & domestiques les connoissoient particulierement l'un d'auec l'autre. Estans ainsi en meurs, complexions, & forme dissemblables, sont neanmoins ensemble liez & assemblez par une beniuolence, qui les fait vouloir bien l'un à l'autre : & ceus qui en ce sont les plus excellens, sont les plus reuerez entre eus. Delà est venue la premiere gloire entre les hommes. Car ceus qui auoient inuenté quelque chose à leur proufit, estoient estimez plus que les autres. Mais faut penser que cette enuie de proufiter en publiq, n'est procedee de gloire, comme estant la gloire posterieure en tems. Quelle peine croyez vous, qu'a ù Orphee pour destourner les hommes barbares de leur acoutumee cruauté ? pour les faire assembler en compagnies politiques ? pour leur mettre en horreur le piller & robber l'autrui ? Estimez vous que ce fust pour gain ? duquel ne se parloit encores entre les hommes, qui n'auoient fouillé es entrailles de la terre ? La gloire, comme i'ay dit, ne le pouuoit mouuoir. Car n'estans point encore de gens politiquement vertueus, il n'y

pouuoit estre gloire, ny enuie de gloire. L'amour qu'il portoit en general aus hommes, le faisoit trauailler à les conduire à meilleure vie. C'estoit la douceur de sa Musique, que lon dit auoir adouci les Loups, Tigres, Lions : attiré les arbres, & amolli les pierres : & quelle pierre ne s'amolliroit entendant le dous preschement de celui qui amiablement la veut atendrir pour receuoir l'impression de bien & honneur ? Combien estimez vous que Promethee soit loué là bas pour l'usage du feu, qu'il inuenta ? Il le vous desroba, & encourut votre indignacion. Estoit ce qu'il vous voulust ofenser ? ie croy que non : mais l'amour, qu'il portoit à l'homme, que tu lui baillas, ô Iupiter, commission de faire de terre, & l'assembler de toutes pieces ramassees des autres animaus. Cet amour que lon porte en general à son semblable, est en telle recommandacion entre les hommes, que le plus souvent se trouuent entre eus qui pour sauuer un païs, leur parent, & garder l'honneur de leur Prince, s'enfermeront dedens lieus peu defendables, bourgades, colombiers : & quelque assurance qu'ils ayent de la mort, n'en veulent sortir à quelque composicion que ce soit, pour prolonger la vie à ceus que lon ne peut assaillir que apres leur ruine. Outre cette afeccion generale, les hommes en ont quelque particuliere l'un enuers l'autre, & laquelle, moyennant qu'elle n'ait point le but de gain, ou de plaisir de soymesme, n'ayant respect à celui, que lon se dit aymer, est en tel estime au monde, que lon ha remarqué songneusement par tous les siecles ceus, qui se sont trouuez excellens en icelle, les ornant de tous les plus honorables titres que les hommes peuuent inuenter. Mesmes ont estimé cette seule vertu estre sufisante pour d'un homme faire un Dieu. Ainsi les Scythes deïfierent Pylade & Oreste, & leur dresserent temples & autels, les apelans les Dieus d'amitié. Mais auant iceus estoit Amour, qui les auoit liez & uniz ensemble. Raconter l'opinion, qu'ont les hommes des parens d'Amour, ne seroit hors de propos, pour montrer qu'ils l'estiment autant ou plus, que nul autre des Dieus. Mais en ce ne sont d'un acord, les uns le faisant sortir de Chaos & de la Terre : les autres du Ciel & de la Nuit : aucuns de Discorde & de Zephire : autres de Venus la vraye mere, l'honorant par ses anciens peres & meres, & par les effets merveilleus que de tout tems il ha acoutumé montrer. Mais il me semble que les Grecs d'un seul surnom qu'ils t'ont donné, Iupiter, t'apelant amiable, témoignent assez que plus ne pouuoient exaucer Amour, qu'en te faisant participant de sa nature. Tel est l'honneur que les plus sauans & plus renommez des hommes donnent à Amour. Le commun populaire le prise aussi & estime pour les grandes experiences qu'il voit des commoditez, qui prouiennent de lui. Celui qui voit que l'homme (quelque vertueus qu'il soit) languit en sa maison, sans l'amiable compagnie d'une femme, qui fidelement lui dispense son bien,

lui augmente son plaisir, ou le tient en bride doucement, de peur qu'il n'en prenne trop, pour sa santé, lui ote les facheries, & quelquefois les empesche de venir, l'appaise, l'adoucit, le traite sain & malade, le fait auoir deus corps, quatre bras, deus ames, & plus parfait que les premiers hommes du banquet de Platon, ne confessera il que l'amour coniugale est dine de recommandacion ? & n'atribuera cette felicité au mariage, mais à l'amour qui l'entretient. Lequel, s'il defaut en cet endroit, vous verrez l'homme forcené, fuir & abandonner sa maison. La femme au contraire ne rit iamais, quand elle n'est en amour auec son mari. Ilz ne sont iamais en repos. Quand l'un veut reposer, l'autre crie. Le bien se dissipe, & vont toutes choses au rebour. Et est preuue certeine, que la seule amitié fait auoir en mariage le contentement, que lon dit s'y trouuer. Qui ne dira bien de l'amour fraternelle, ayant veu Castor & Pollux, l'un mortel estre fait immortel à moitié du don de son frere ? Ce n'est pas estre frere, qui cause cet heur (car peu de freres sont de telle sorte) mais l'amour grande qui estoit entre eus. Il seroit long à discourir, comme Ionathas sauua la vie à Dauid : dire l'histoire de Pythias & Damon : de celui qui quitta son espouse à son ami la premiere nuit, & s'en fuit vagabond par le monde. Mais pour montrer quel bien vient d'amitié, i'allegueray le dire d'un grand Roy, lequel, ouurant une grenade, interrogué de quelles choses il voudroit auoir autant, comme il y auoit de grains en la pomme, respondit : de Zopires. C'estoit ce Zopire, par le moyen duquel il auoit recouuré Babilone. Vn Scythe demandant en mariage une fille, & sommé de bailler son bien par declaracion, dit : qu'il n'auoit autre bien que deus amis, s'estimant assez riche auec telle possession pour oser demander la fille d'un grand Seigneur en mariage. Et pour venir aus femmes, ne sauua Ariadne la vie à Thesee ? Hypermnestre à Lyncee ? Ne se sont trouuees des armees en danger en païs estranges, & sauuees par l'amitié que quelques Dames portoient aus Capiteines ? des Rois remiz en leurs principales citez par les intelligences, que leurs amies leur auoient pratiquees secretement ? Tant y ha de poures soudarz, qui ont esté esleuez par leurs amies es Contez, Duchez, Royaumes qu'elles possedoient. Certeinement tant de commoditez prouenans aus hommes par Amour ont bien aydé à l'estimer grand. Mais plus que toute chose, l'afeccion naturelle, que tous auons à aymer, nous le fait esleuer & exalter. Car nous voulons faire paroitre, & estre estimé ce à quoy nous nous sentons enclins. Et qui est celui des hommes, qui ne prenne plaisir, ou d'aymer, ou d'estre aymé ? ie laisse ces Mysanthropes, & Taupes cachees sous terre, & enseueliz de leurs bizarries, lesquels auront de par moy tout loisir de n'estre point aymez, puis qu'il ne leur chaut d'aymer. S'il m'estoit licite, ie les vous depeindrois, comme ie les voy decrire aus hommes

de bon esprit. Et neanmoins il vaut mieus en dire un mot, à fin de connoitre combien est mal plaisante & miserable la vie de ceus, qui se sont exemptez d'Amour. Ils dient que ce sont gens mornes, sans esprit, qui n'ont grace aucune à parler, une voix rude, un aller pensif, un visaige de mauuaise rencontre, un œil baissé, creintifs, auares, impitoyables, ignorans, & n'estimans personne : Loups garous. Quand ils entrent en leur maison, ils creingnent que quelcun les regarde. Incontinent qu'ils sont entrez, barrent leur porte, serrent les fenestres, mengent sallement sans compagnie, la maison mal en ordre : se couchent en chapon le morceau au bec. Et lors à beaus gros bonnets gras de deus doits d'espais, la camisole atachee auec esplingues enrouillees iusques au dessous du nombril, grandes chausses de laine venans à mycuisse, un oreiller bien chaufé & sentant sa gresse fondue : le dormir acompagné de toux, & autres tels excremens dont ils remplissent les courtines. Vn leuer pesant, s'il n'y ha quelque argent à receuoir : vieilles chausses rapetassees : souliers de païsant : pourpoint de drap fourré : long saye mal ataché deuant : la robbe qui pend par derriere iusques aus espaules : plus de fourrures & pelisses : calottes & larges bonnets couurans les cheueus mal pignez : gens plus fades à voir, qu'un potage sans sel à humer. Que vous en semble il ? Si tous les hommes estoient de cette sorte, y auroit il pas peu de plaisir de viure auec eus ? Combien plus tot choisiriez vous un homme propre, bien en point, & bien parlant, tel qu'il ne s'est pù faire sans auoir enuie de plaire à quelcun ? Qui ha inuenté un dous & gracieus langage entre les hommes ? & ou premierement ha il esté employé ? ha ce esté à persuader de faire guerre au païs ? eslire un Capiteine ? acuser ou defendre quelcun ? Auant que les guerres se fissent, paix, alliances & consideracions en publiq : auant qu'il fust besoin de Capiteines, auant les premiers iugemens que fites faire en Athenes, il y auoit quelque maniere plus douce & gracieuse, que le commun : de laquelle userent Orphee, Amphion, & autres. Et ou en firent preuue les hommes, sinon en Amour ? Par pitié on baille à manger à une creature, encore qu'elle n'en demande. On pense à un malade, encore qu'il ne veuille guerir. Mais qu'une femme ou homme d'esprit, prenne plaisir à l'afeccion d'une personne, qui ne la peut descouurir, lui donne ce qu'il ne peut demander, escoute un rustique & barbare langage : & tout tel qu'il est, sentant plus son commandement, qu'amoureuse priere, celà ne se peut imaginer. Celle, qui se sent aymee, ha quelque autorité sur celui qui l'ayme : car elle voit en son pouuoir, ce que l'Amant poursuit, comme estant quelque grand bien & fort desirable. Cette autorité veut estre reueree en gestes, faits, contenances, & paroles. Et de ce vient, que les Amans choisissent les façons de faire, par lesquelles les personnes aymees auront plus d'ocasion de croire l'estime &

reputacion que lon ha d'elles. On se compose les yeus à douceur & pitié, on adoucit le front, on amollit le langage, encore que de son naturel l'Amant ust le regard horrible, le front despité, & langage sot & rude : car il ha incessamment au cœur l'obiect de l'amour, qui lui cause un desir d'estre dine d'en receuoir faueur, laquelle il scet bien ne pouuoir auoir sans changer son naturel. Ainsi entre les hommes Amour cause une connoissance de soymesme. Celui qui ne tache à complaire à personne, quelque perfeccion qu'il ait, n'en ha non plus de plaisir, que celui qui porte une fleur dedens sa manche. Mais celui qui desire plaire, incessamment pense à son fait : mire & remire la chose aymee : suit les vertus, qu'il voit lui estre agreables, & s'adonne aus complexions contraires à soymesme, comme celui qui porte le bouquet en main, donne certein iugement de quelle fleur vient l'odeur & senteur qui plus lui est agreable. Apres que l'Amant ha composé son corps & complexion à contenter l'esprit de l'aymee, il donne ordre que tout ce qu'elle verra sur lui, ou lui donnera plaisir, ou pour le moins elle n'y trouuera à se facher. De là ha ù source la plaisante inuencion des habits nouueaus. Car on ne veut iamais venir à ennui & lasseté, qui prouient de voir tousiours une mesme chose. L'homme ha tousiours mesme corps, mesme teste, mesme bras, iambes, & piedz : mais il les diuersifie de tant de sortes, qu'il semble tous les iours estre renouuelé. Chemises parfumees de mile & mile sortes d'ouurages : bonnet à la saison, pourpoint, chausses iointes & serrees, montrant les mouuemens du corps bien disposé : mile façons de bottines, brodequins, escarpins, souliers, sayons, casaquins, robbes, robbons, cappes, manteaus : le tout en si bon ordre, que rien ne passe. Et que dirons nous des femmes, l'habit desquelles, & l'ornement de corps, dont elles usent, est fait pour plaire, si iamais rien fut fait. Est il possible de mieus parer une teste, que les Dames font & feront à iamais ? auoir cheueus mieus dorez, crespes, frizez ? acoutrement de teste mieus seant, quand elles s'acoutreront à l'Espagnole, à la Françoise, à l'Alemande, à l'Italienne, à la Grecque ? Quelle diligence mettent elles au demeurant de la face ? Laquelle, si elle est belle, elles contregardent tant bien contre les pluies, vents, chaleurs, tems & vieillesse, qu'elles demeurent presque tousiours ieunes. Et si elle ne leur est du tout telle, qu'elles la pourroient desirer, par honneste soin la se procurent : & l'ayant moyennement agreable, sans plus grande curiosité, seulement auec vertueuse industrie la continuent, selon la mode de chacune nacion, contree, & coutume. Et auec tout celà, l'habit propre comme la feuille autour du fruit. Et s'il y ha perfeccion du corps, ou lineament qui puisse, ou doiue estre vù & montré, bien peu le cache l'agencement du vétement : ou, s'il est caché, il l'est en sorte, que lon le cuide plus beau & delicat. Le sein aparoit de tant plus beau, qu'il

semble qu'elles ne le veuillent estre vù : les mamelles en leur rondeur releuees font donner un peu d'air au large estomac. Au reste, la robbe bien iointe, le corps estreci ou il le faut : les manches serrees, si le bras est massif : si non, larges & bien enrichies : la chausse tiree : l'escarpin façonnant le petit pié (car le plus souuent l'amoureuse curiosité des hommes fait rechercher la beauté iusques au bout des piez :) tant de pommes d'or, chaines, bagues, ceintures, pendans, gans parfumez, manchons : & en somme tout ce qui est de beau, soit à l'accoutrement des hommes ou des femmes, Amour en est l'auteur. Et s'il ha si bien trauaillé pour contenter les yeus, il n'a moins fait aus autres sentimens : mais les ha tous emmiellez de nouuelle & propre douceur. Les fleurs que tu fiz, ô Iupiter, naitre es mois de l'an les plus chaus, sont entre les hommes faites hybernalles : les arbres, plantes, herbages, qu'auois distribuez en diuers païs, sont par l'estude de ceus qui veulent plaire à leurs amies, rassemblez en un verger : & quelquefois suis contreint, pour ayder à leur afeccion, leur departir plus de chaleur que le païs ne le requerroit. Et tout le proufit de ce, n'est que se ramenteuoir par ces petis presens en la bonne grace de ces amis & amies. Dirày ie que la Musique n'a esté inuentee que par Amour ? & est le chant & harmonie l'effect & signe de l'Amour parfait. Les hommes en usent ou pour adoucir leurs desirs enflammez, ou pour donner plaisir : pour lequel diuersifier tous les iours ils inuentent nouueaus & diuers instrumens de Luts, Lyres, Citres, Doucines, Violons, Espinettes, Flutes, Cornets : chantent tous les iours diuerses chansons : & viendront à inuenter madrigalles, sonnets, pauanes, passemeses, gaillardes, & tout en commemoracion d'Amour : comme celui, pour lequel les hommes font plus que pour nul autre. C'est pour lui que lon fait des serenades, aubades, tournois, combats tant à pied qu'à cheual. En toutes lesquelles entreprises ne se treuuent que ieunes gens amoureus : ou s'ils s'en treuuent autres meslez parmi, ceus qui ayment emportent tousiours le pris, & en remercient les Dames, desquelles ils ont porté les faueurs. Là aussi se raporteront les Comedies, Tragedies, Ieux, Montres, Masques, Moresques. Dequoy allege un voyageur son trauail, que lui cause le long chemin, qu'en chantant quelque chanson d'Amour, ou escoutant de son compagnon quelque conte & fortune amoureuse ? L'un loue le bon traitement de s'amie : l'autre se pleint de la cruauté de la sienne. Et mile accidens, qui interuiennent en amours : lettres descouuertes, mauuais raports, quelque voisine ialouse, quelque mari qui reuient plus tot que lon ne voudroit : quelquefois s'aperceuant de ce qui se fait : quelquefois n'en croyant rien, se fiant sur la preudhommie de sa femme : & à fois eschaper un soupir auec un changement de parler : puis force excuses. Brief, le plus grand plaisir qui soit apres amour, c'est d'en parler.

Ainsi passoit son chemin Apulee, quelque Filozofe qu'il fust. Ainsi prennent les plus seueres hommes plaisir d'ouir parler de ces propos, encores qu'ils ne le veuillent confesser. Mais qui fait tant de Poëtes au monde en toutes langues ? n'est ce pas amour ? lequel semble estre le suget, duquel tous Poëtes veulent parler. Et qui me fait attribuer la Poësie à Amour : ou dire, pour le moins, qu'elle est bien aydee & entretenue par son moyen ? c'est qu'incontinent que les hommes commencent d'aymer, ils escriuent vers. Et ceus qui ont esté excellens Poëtes, ou en ont tout rempli leurs liures, ou, quelque autre suget qu'ils ayent pris, n'ont osé toutefois acheuer leur euure sans en faire honorable mencion. Orphee, Musee, Homere, Line, Alcee, Saphon, & autres Poëtes & Filozofes : comme Platon, & celui qui ha ù le nom de Sage, ha descrit ses plus hautes concepcions en forme d'amourettes. Et plusieurs autres escriueins voulans descrire autres inuencions, les ont cachees sous semblables propos. C'est Cupidon qui ha gaigné ce point, qu'il faut que chacun chante ou ses passions, ou celles d'autrui, ou couure ses discours d'Amour, sachant qu'il n'y ha rien, qui le puisse faire mieus estre reçu. Ouide ha tousiours dit qu'il aymoit. Petrarque en son langage ha fait sa seule afeccion aprocher à la gloire de celui, qui ha representé toutes les passions, coutumes, façons, & natures de tous les hommes, qui est Homere. Qu'a iamais mieus chanté Virgile, que les amours de la Dame de Carthage ? Ce lieu seroit long, qui voudroit le traiter comme il meriteroit. Mais il me semble qu'il ne se peut nier, que l'Amour ne soit cause aus hommes de gloire, honneur, proufit, plaisir : & tel, que sans lui ne se peut commodément viure. Pource est il estimé entre les humains, l'honorans & aymans, comme celui qui leur ha procuré tout bien & plaisir. Ce qui lui ha esté bien aisé, tant qu'il ha ù ses yeus. Mais auiourdhui, qu'il en est priué, si Folie se mesle de ses afaires, il est à creindre, & quasi ineuitable, qu'il ne soit cause d'autant de vilenie, incommodité, & desplaisir, comme il ha esté par le passé d'honneur, proufit, & volupté. Les grans qu'Amour contreingnoit aymer les petis & les sugetz qui estoient sous eus, changeront en sorte qu'ils n'aymeront plus que ceus dont ils en penseront tirer seruice. Les petis, qui aymoient leurs Princes & Signeurs, les aymeront seulement pour faire leurs besongnes, en esperance de se retirer quand ils seront pleins. Car ou Amour voudra faire cette harmonie entre les hautes & basses personnes, Folie se trouuera pres, qui l'empeschera : & encore es lieus ou il se sera ataché. Quelque bon & innocent qu'il soit, Folie lui meslera de son naturel : tellement que ceus qui aymeront, feront tousiours quelque tour de fol. Et plus les amitiez seront estroites, plus s'y trouuera il de desordre quand Folie s'y mettra. Il retournera plus d'une Semiramis, plus d'une Biblis, d'une Mirrha, d'une Canace, d'une

Phedra. Il n'y aura lieu saint au monde. Les hauts murs & treilliz garderont mal les Vestales. La vieillesse tournera son venerable & paternel amour, en fols & iuueniles desirs. Honte se perdra du tout. Il n'y aura discrecion entre noble, paisant, infidele, ou More, Dame, maitresse, seruante. Les parties seront si inegales, que les belles ne rencontreront les beaus, ains seront coniointes le plus souuent auec leurs dissemblables. Grands Dames aymeront quelquefois ceus dont ne daigneroient estre seruies. Les gens d'esprit s'abuseront autour des plus laides. Et quand les poures & loyaus amans auront langui de l'amour de quelque belle : lors Folie fera iouir quelque auolé en moins d'une heure du bien ou l'autre n'aura pù ateindre. Ie laisse les noises & querelles, qu'elle dressera par tout, dont s'en ensuiura blessures, outrages, & meurtres. Et ay belle peur, qu'au lieu, ou Amour ha inuenté tant de sciences, & produit tant de bien, qu'elle n'ameine auec soy quelque grande oisiueté acompagnee d'ignorance : qu'elle n'empesche les ieunes gens de suiure les armes & de faire seruice à leur Prince : ou de vaquer à estudes honorables : qu'elle ne leur mesle leur amour de paroles detestables, chansons trop vileines, iurongnerie & gourmandise : qu'elle ne leur suscite mile maladies, & mette en infiniz dangers de leurs personnes. Car il n'y ha point de plus dangereuse compagnie que de Folie. Voilà les maus, qui sont à creindre, si Folie se trouue autour d'Amour. Et s'il auenoit que cette meschante le voulust empescher ça haut, que Venus ne voulust plus rendre un dous aspect auec nous autres, que Mercure ne voulust plus entretenir nos alliances, quelle confusion y auroit il ? Mais i'ay promis ne parler que de ce qui se fait en terre. Or donq, Iupiter, qui t'apeles pere des hommes, qui leur es auteur de tout bien, leur donnes la pluie quand elle est requise, seiches l'humidité superabondante : considere ces maus qui sont preparez aus hommes, si Folie n'est separee d'Amour. Laisse Amour se resjouir en paix entre les hommes : qu'il soit loisible à un chacun de conuerser priué-ment & domestiquement les personnes qu'il aymera, sans que personne en ait crainte ou soupson : que les nuits ne chassent, sous pretexte des mauuaises langues, l'ami de la maison de s'amie : que lon puisse mener la femme de son ami, voisin, parent, ou bon semblera, en telle seureté que l'honneur de l'un ou l'autre n'en soit en rien ofensé. Et à ce que personne n'ait plus mal en teste, quand il verra telles priuautez, fais publier par toute la Terre, non à son de trompe ou par attaches mises aus portes des temples, mais en mettant au cœur de tous ceus qui regarderont les Amans, qu'il n'est possible qu'ils vousissent faire ou penser quelque Folie. Ainsi auras tu mis tel ordre au fait auenu, que les hommes auront occasion de te louer & magnifier plus que iamais, & feras beaucoup pour toy & pour nous. Car tu nous auras deliurez d'une infinité de

pleintes, qui autrement nous seront faites par les hommes, des esclandres que Folie amoureuse fera au monde. Ou bien si tu aymes mieus remettre les choses en l'estat qu'elles estoient, contreins les Parques & Destinees (si tu y as quelque pouuoir) de retourner leurs fuseaus, & faire en sorte qu'à ton commandement, & à ma priere, & pour l'amour de Venus, que tu as jusques ici tant cherie & aymee, & pour les plaisirs & contentemens que tous tant que nous sommes, auons reçuz & receuons d'Amour, elles ordonnent, que les yeus seront rendus à Cupidon, & la bande otee : à ce que le puissions voir encore un coup en son bel & naïf estre, piteus de tous les cotez dont on le sauroit regarder, & riant d'un seulement. Ô Parques, ne soyez à ce coup inexorables que lon ne die que vos fuseaus ont esté ministres de la cruelle vengeance de Folie. Ceci n'empeschera point la suite des choses à venir. Iupiter composera tous ces trois iours en un, comme il fit les trois nuits, qu'il fut auec Alcmene. Ie vous apelle, vous autres Dieus, & vous Deesses, qui tant auez porté & portez d'honneur à Venus. Voici l'endroit ou lui pouuez rendre les faueurs que d'elle auez reçues. Mais de qui plus dois ie esperer, que de toy, Iupiter ? laisseras tu plorer en vain la plus belle des Deesses ? n'auras tu pitié de l'angoisse qu'endure ce poure enfant dine de meilleure fortune ? Aurons nous perdu nos veuz & prieres ? Si celles des hommes te peuuent forcer & t'ont fait plusieurs fois tomber des mains, sans mal faire, la foudre que tu auois contre eus preparee : quel pouuoir auront les notres, ausquels as communiqué ta puissance & autorité ? Et te prians pour personnes, pour lesquelles toymesme (si tu ne tenois le lieu de commander) prierois volontiers : & en la faueur desquelles (si ie puis sauoir quelque secret des choses futures) feras possible, apres certeines reuolucions, plus que ne demandons, assugetissant à perpetuité Folie à Amour, & le faisant plus cler voyant que nul autre des Dieus. I'ay dit.

Incontinent qu'Apolon ut fini son accusacion, toute la compagnie des Dieus par un fremissement, se montra auoir compassion de la belle Deesse là presente, & de Cupidon son fils. Et ussent volontiers tout sur l'heure condamné la Deesse Folie : Quand l'equitable Iupiter par une magesté Imperiale leur commanda silence, pour ouir la defense de Folie enchargee à Mercure, lequel commença à parler ainsi :

Mercure

N'atendez point, Iupiter, & vous autres Dieus immortels, que ie commence mon oraison par excuses (comme quelquefois font les Orateurs, qui creignent estre blamez, quand ils soutiennent des causes apertement mauuaises,) de ce qu'ay pris en main la defense de Folie, & mesmes contre Cupidon, auquel ay en plusieurs endrois porté tant d'obeissance, qu'il auroit raison de m'estimer

tout sien : & ay tant aymé la mere, que n'ay iamais espargné mes allees & venues, tant qu'ay pensé lui faire quelque chose agreable. La cause, que ie defens, est si iuste, que ceux mesmes qui ont parlé au contraire, apres m'auoir ouy changeront d'opinion. L'issue du diferent, comme i'espere, sera telle, que mesme Amour quelque jour me remercira de ce seruice, que contre lui ie fay à Folie. Cette question est entre deus amis, qui ne sont pas si outrez l'un enuers l'autre, que quelque matin ne se puissent reconcilier, & prendre plaisir l'un de l'autre, comme au parauant. Si à l'apetit de l'un, vous chassez l'autre, quand ce desir de vengeance sera passé (laquelle incontinent qu'elle est achevee commence à desplaire :) si vous ordonnez quelque cas contre Folie, Amour en aura le premier regret. Et n'estoit cette ancienne amitié & aliance de ces deus, meintenant auersaires, qui les faisoit si uniz & conioins, que iamais n'auez fait faueur à l'un, que l'autre ne s'en soit senti : ie me defierois bien que puissiez donner bon ordre sur ce diferent, ayans tous suiui Amour fors Pallas : laquelle estant ennemie capitale de Folie, ne seroit raison qu'elle voulust iuger sa cause. Et toutefois n'est Folie si inconnue ceans, qu'elle ne se ressente d'auoir souuentefois esté la bien venue, vous aportant tousiours auec sa troupe quelques cas de nouueau pour rendre vos banquets & festins plus plaisans. Et pense que tous ceus de vous, qui ont aymé, ont aussi bonne souuenance d'elle, que de Cupidon mesme. Dauantage elle vous croit tous si equitables & raisonnables, qu'encore que ce fait fust le votre propre, si n'en feriez vous que la raison. I'ay trois choses à faire. Defendre la teste de Folie, contre laquelle Amour ha iuré : respondre aus acusacions que i'entens estre faites à Folie : & à la demande qu'il fait de ses yeus. Apolon, qui ha si long tems ouy les causeurs à Romme, ha bien retenu d'eus à conter tousiours à son auantage. Mais Folie, comme elle est tousiours ouuerte, ne veut point que i'en dissimule rien : & ne vous en veut dire qu'un mot sans art, sans fard & ornement quelconque. Et à la pure verité, Folie se iouant auec Amour, ha passé deuant lui pour gaigner le deuant, & pour venir plus tot vous donner plaisir. Amour est entré en colere. Lui & elle se sont pris de paroles. Amour l'a taché naurer de ses armes qu'il portoit, Folie s'est desfendue des siennes, dont elle ne s'estoit chargee pour blesser personne, mais pource que ordinairement elle les porte. Car, comme vous sauez, ainsi qu'Amour tire au cœur, Folie aussi se gette aus yeus & à la teste, & n'a autres armes que ses doits. Amour ha voulu montrer qu'il auoit puissance sur le cœur d'elle. Elle lui ha fait connoitre qu'elle auoit puissance de lui oter les yeus. Il ne se pleingnoit que de la deformité de son visage. Elle esmue de pitié la lui ha couuert d'une bande à ce que lon n'apercust deus trous vuides d'iceus, enlaidissans sa face. On dit que Folie ha fait double iniure à

Amour : premierement, de lui auoir creué les yeus : secondement, de lui auoir mis ce bandeau. On exaggere le crime fait à une personne aymee d'une personne, dont plusieurs ont afaire. Il faut respondre à ces deus iniures. Quant à la premiere ie dy : que les loix & raisons humaines ont permis à tous se defendre contre ceus qui les voudroient ofenser, tellement que ce, que chacun fait en se defendant, est estimé bien & iustement fait. Amour ha esté l'agresseur. Car combien que Folie ait premierement parlé à Amour, ce n'estoit toutefois pour quereler, mais pour s'esbatre, & se iouer à lui. Folie s'est defendue. Duquel coté est le tort ? Quand elle lui ust pis fait, ie ne voy point comment on lui en eust pù rien demander. Et si ne voulez croire qu'Amour ait esté l'agresseur, interroguez le. Vous verrez qu'il reconnoitra verité. Et n'est chose incroyable en son endroit de commencer tels brouilliz. Ce n'est d'auiourdhui, qu'il ha esté si insuportable, quand bon lui ha semblé. Ne s'ataqua il pas à Mars, qui regardoit Vulcan forgeant des armes, & tout soudein le blessa ? & n'y ha celui de cette compagnie, qui n'ait esté quelquefois las d'ouir ces brauades. Folie rit tousiours, ne pense si auant aus choses, ne marche si auant pour estre la premiere, mais pource qu'elle est plus pronte & hatiue. Ie ne say que sert d'alleguer la coutume toleree à Cupidon de tirer de son arc ou bon lui semble. Car quelle loy ha il plus de tirer à Folie, que Folie n'a de s'adresser à Amour ? Il ne lui ha fait mal : neantmoins il s'en est mis en son plein deuoir. Quel mal ha fait Folie, rengeant Amour, en sorte qu'il ne peut plus nuire, si ce n'est d'auenture ? Que se treuue il en eus de capital ? y ha il quelque guet à pens, ports d'armes, congregacions illicites, ou autres choses qui puissent tourner au desordre de la Republique ? C'estoit Folie & un enfant, auquel ne failloit auoir egard. Ie ne say comment te prendre en cet endroit, Apolon. S'il est si ancien, il doit auoir apris à estre plus modeste, qu'il n'est : & s'il est ieune, aussi est Folie ieune, & fille de Ieunesse. À cette cause, celui qui est blessé, en doit demeurer là. Et dorenauant que personne ne se prenne à Folie. Car elle ha, quand bon lui semblera, dequoy venger ses iniures : & n'est de si petit lieu, qu'elle doiue soufrir les ieunesses de Cupidon. Quant à la seconde iniure, que Folie lui a mis un bandeau, ceci est une pure calomnie. Car en lui bandant le dessus du front, Folie iamais ne pensa lui agrandir son mal, ou lui oter le remede de guerir. Et quel meilleur témoignage faut il, que de Cupidon mesme ? Il a trouué bon d'estre bandé : il ha connu qu'il auoit esté agresseur, & que l'iniure prouenoit de lui : il ha reçu cette faueur de Folie. Mais il ne sauoit pas qu'il fust de tel pouuoir. Et quand il ust sù, que lui eust nuy de le prendre ? Il ne lui deuoit iamais estre osté : par consequent donq ne lui deuoient estre ses yeus rendus. Si ses yeus ne lui deuoient estre rendus, que lui nuit le bandeau ? Que

bien tu te montres ingrat à ce coup, fils de Venus, quand tu calomnies le bon vouloir que t'ay porté, & interpretes à mal ce que ie t'ay fait pour bien. Pour agrauer le fait, on dit que c'estoit en lieu de franchise. Aussi estoit ce en lieu de franchise, qu'Amour auoit assailli. Les autels & temples ne sont inuentez à ce qu'il soit loisible aus meschans d'y tuer les bons, mais pour sauuer les infortunez de la fureur du peuple, ou du courrous d'un Prince. Mais celui qui pollue la franchise, n'en doit il perdre le fruit ? S'il ust bien succedé à Amour, comme il vouloit, & ust blessé cette Dame, ie croy qu'il n'ust pas voulu que lon lui eust imputé ceci. Le semblable faut qu'il treuue bon en autrui. Folie m'a defendu que ne la fisse miserable, que ne vous suppliasse pour lui pardonner, si faute y auoit : m'a defendu le plorer, n'embrasser vos genous, vous adiurer par les gracieus yeus, que quelquefois auez trouuez agreables venans d'elle, ny amener ses parens, enfans, amis, pour vous esmouuoir à pitié. Elle vous demande ce que ne lui pouuez refuser, qu'il soit dit, qu'Amour par sa faute mesme est deuenu aueugle. Le second point qu'Apolon ha touché, c'est qu'il veut estre faites defenses à Folie de n'aprocher dorenauant Amour de cent pas à la ronde. Et ha fondé sa raison sur ce, qu'estant en honneur & reputacion entre les hommes, leur causant beaucoup de bien & plaisirs, si Folie y estoit meslee, tout tourneroit au contraire. Mon intencion sera de montrer qu'en tout celà Folie n'est rien inferieure à Amour, & qu'Amour ne seroit rien sans elle : & ne peut estre, & regner sans son ayde. Et pource qu'Amour ha commencé à montrer sa grandeur par son ancienneté, ie feray le semblable : & vous prieray reduire en memoire comme incontinent que l'homme fut mis sur terre, il commença sa vie par Folie : & depuis ses successeurs ont si bien continué, que iamais Dame n'ut tant bon credit au monde. Vray est qu'au commencement les hommes ne faisoient point de hautes folies, aussi n'auoient ils encores aucuns exemples deuant eus. Mais leur folie estoit à courir l'un apres l'autre : à monter sus un arbre pour voir de plus loin : rouler en la vallee : à manger tout leur fruit en un coup : tellement que l'hiuer n'auoient que manger. Petit à petit ha cru Folie auec le tems. Les plus esuentez d'entre eus, ou pour auoir rescous des loups & autres bestes sauuages, les brebis de leurs voisins & compagnons, ou pour auoir defendu quelqu'un d'estre outragé, ou pource qu'ils se sentoient ou plus forts, ou plus beaus, se sont fait couronner Rois de quelque feuillage de Chesne. Et croissant l'ambicion, non des Rois, qui gardoient fort bien en ces tems les Moutons, Beufs, Truies & Asnesses, mais de quelques mauuais garnimens qui les suiuoient, leur viure a esté separé du commun. Il ha fallu que les viandes fussent plus delicates, l'habillement plus magnifique. Si les autres usoient de laiton, ils ont cherché un metal plus precieus, qui est l'or.

Ou l'or estoit commun, ils l'ont enrichi de Perles, Rubis, Diamans, & de toutes sortes de pierreries. Et, ou est la plus grand' Folie, si le commun ha ù une loy, les grans en ont pris d'autres pour eus. Ce qu'ils ont estimé n'estre licite aus autres, se sont pensé estre permis. Folie ha premierement mis en teste à quelcun de se faire creindre : Folie ha fait les autres obeïr. Folie ha inuenté toute l'excellence, magnificence, & grandeur, qui depuis à cette cause s'en est ensuiuie. Et neantmoins, qui ha il plus venerable entre les hommes, que ceus qui commandent aus autres ? Toymesme, Iupiter, les appelles pasteurs de Peuples : veus qu'il leur soit obeï sous peine de la vie : & neanmoins l'origine est venue par cette Dame. Mais ainsi que tousiours as acoutumé faire, tu as conuerti à bien ce que les hommes auoient inuenté à mal. Mais, pour retourner à mon propos, quels hommes sont plus honorez que les fols ? Qui fut plus fol qu'Alexandre, qui se sentant soufrir faim, soif & quelquefois ne pouuant cacher son vin, suget à estre malade & blessé, neanmoins se faisoit adorer comme Dieu ? Et quel nom est plus celebre entre les Rois ? Quelles gens ont esté pour un tems en plus grande reputacion, que les Filosofes ? Si en trouuerez vous peu, qui n'ayent esté abreuuez de Folie. Combien pensez vous qu'elle ait de fois remué le cerueau de Chrysippe ? Aristote ne mourut il de dueil, comme un fol, ne pouuant entendre la cause du flus & reflus de l'Euripe ? Crate, getant son tresor en la mer, ne fit il un sage tour ? Empedocle qui se fust fait immortel sans ses sabots d'erain, en auoit il ce qui lui en failloit ? Diogene auec son tonneau : & Aristippe qui se pensoit grand Filosofe, se sachant bien ouy d'un grand Signeur, estoient ils sages ? Ie croy qui regarderoit bien auant leurs opinions, que lon les trouueroit aussi crues, comme leurs cerueaus estoient mal faits. Combien y ha il d'autres sciences au monde, lesquelles ne sont que pure resuerie ? encore que ceus qui en font professions, soient estimez grans personnages entre les hommes ? Ceus qui font des maisons au Ciel, ces getteurs de points, faiseurs de characteres, & autres semblables, ne doiuent ils estre mis en ce rang ? N'est à estimer cette fole curiosité de mesurer le Ciel, les Estoiles, les Mers, la Terre, consumer son tems à conter, getter, aprendre mile petites questions, qui de soy sont foles : mais neantmoins resiouissent l'esprit : le font aparoir grand & subtil autant que si c'estoit en quelque cas d'importance. Ie n'auroy iamais fait, si ie voulois raconter combien d'honneur & de reputacion tous les iours se donne à cette Dame, de laquelle vous dites tant de mal. Mais pour le dire en un mot : Mettez moy au monde un homme totalement sage d'un coté, & un fol de l'autre : & prenez garde lequel sera plus estimé. Monsieur le sage atendra que lon le prie, & demeurera auec sa sagesse tout seul, sans que lon l'apelle à gouuerner les Viles, sans que lon l'apelle en

conseil : il voudra escouter, aller posément ou il sera mandé : & on ha afaire de gens qui soient pronts & diligens, qui faillent plus tot que demeurer en chemin. Il aura tout loisir d'aller planter des chous. Le fol ira tant & viendra, en donnera tant à tort & à trauers, qu'il rencontrera en fin quelque cerueau pareil au sien qui le poussera : & se fera estimer grand homme. Le fol se mettra entre dix mile harquebuzades, & possible en eschapera : il sera estimé, loué, prisé, suiui d'un chacun. Il dressera quelque entreprise esceruelee, de laquelle s'il retourne, il sera mis iusques au ciel. Et trouuerez vray, en somme, que pour un homme sage, dont on parlera au monde, y en aura dix mile fols qui seront à la vogue du peuple. Ne vous sufit il de ceci ? assembleràу ie les maus qui seroient au monde sans Folie, & les commoditez qui prouiennent d'elle ? Que dureroit mesme le monde, si elle n'empeschoit que lon ne preuit les facheries & hazars qui sont en mariage ? Elle empesche que lon ne les voye & les cache : à fin que le monde se peuple tousiours à la maniere acoutumee. Combien dureroient peu aucuns mariages, si la sottise des hommes ou des femmes laissoit voir les vices qui y sont ? Qui ust trauersé les mers, sans auoir Folie pour guide ? se commettre à la misericorde des vents, des vagues, des bancs, & rochers, perdre la terre de vuë, aller par voyes inconnues, trafiquer auec gens barbares & inhumains, dont est il premierement venu, que de Folie ? Et toutefois par là, sont communiquees les richesses d'un païs à autre, les sciences, les façons de faire, & ha esté connue la terre, les proprietez, & natures des herbes, pierres & animaus. Quelle folie fust ce d'aller sous terre chercher le fer & l'or ? Combien de mestiers faudroit-il chasser du monde, si Folie en estoit bannie ? la plus part des hommes mourroient de faim : Dequoy viuroient tant d'Auocats, Procureurs, Greffiers, Sergens, Iuges, Menestriers, Farseurs, Parfumeurs, Brodeurs, & dix mile autres mestiers ? Et pource qu'Amour s'est voulu munir, tant qu'il ha pù, de la faueur d'un chacun, pour faire trouuer mauuais que par moy seule il ait reçu quelque infortune, c'est bien raison qu'apres auoir ouy toutes ses vanteries, ie lui conte à la verité de mon fait. Le plaisir, qui prouient d'Amour, consiste quelquefois ou en une seule personne, ou bien pour le plus, en deus, qui sont, l'amant & l'amie. Mais le plaisir que Folie donne, n'a si petites bornes. D'un mesme passetems elle fera rire une grande compagnie. Autrefois elle fera rire un homme seul de quelque pensee, qui sera venue donner à la trauerse. Le plaisir que donne Amour, est caché & secret : celui de Folie se communique à tout le monde. Il est si recreatif, que le seul nom esgaie une personne. Qui verra un homme enfariné auec une bosse derriere entrer en salle, ayant une contenance de fol, ne rira il incontinent ? Que lon nomme quelque fol insigne, vous verrez qu'à ce nom

quelcun se resiouira, & ne pourra tenir le rire. Tous autres actes de Folie sont tels, que lon ne peut en parler sans sentir au cœur quelque allegresse, qui desfache un homme & le prouoque à rire. Au contraire, les choses sages & bien composees, nous tiennent premierement en admiracion : puis nous soulent & ennuient. Et ne nous feront tant de bien, quelques grandes que soient & cerimonieuses, les assemblees des grans Seigneurs & sages, que fera quelque folatre compagnie de ieunes gens deliberez, & qui n'auront ensemble nul respect & consideracion. Seulement icelle voir, resueille les esprits de l'ame, & les rend plus dispos à faire leurs naturelles operacions : Ou, quand on sort de ces sages assemblees, la teste fait mal : on est las tant d'esprit que corps, encore que lon ne soit bougé de sus une sellette. Toutefois, ne faut estimer que les actes de Folie soient tousiours ainsi legers comme le saut des Bergers, qu'ils font pour l'amour de leurs amies : ny aussi deliberez comme les petites gayetez des Satires : ou comme les petites ruses que font les Pastourelles, quand elles font tomber ceus qui passent deuant elles, leur donnant par derriere la iambette, ou leur chatouillant leur sommeil auec quelque branche de chesne. Elle en ha, qui sont plus seueres, faits auec grande premeditacion, auec grand artifice, & par les esprits plus ingenieus. Telles sont les Tragedies que les Garçons des vilages premierement inuenterent : puis furent auec plus heureus soin aportees es viles. Les Comedies ont de là pris leur source. La saltacion n'a ù autre origine : qui est une representacion faite si au vif de plusieurs & diuerses histoires, que celui qui n'oit la voix des chantres, qui acompagnent les mines du ioueur, entent toutefois non seulement l'histoire, mais les passions & mouuemens : & pense entendre les paroles qui sont conuenable & propres en tels actes : &, comme disoit quelcun, leurs piez & mains parlans. Les Bouffons qui courent le monde, en tiennent quelque chose. Qui me pourra dire, s'il y ha chose plus fole, que les anciennes fables contenues es Tragedies, Comedies, & Saltacions ? Et comment se peuuent exempter d'estre nommez fols, ceus qui les representent, ayans pris, & prenans tant de peines à se faire sembler autres qu'ils ne sont ? Est il besoin reciter les autres passetems, qu'a inuentez Folie pour garder les hommes de languir en oisiueté ? N'a elle fait faire les somptueus Palais, Theatres, & Amphitheatres de magnificence incroyable, pour laisser témoignage de quelle sorte de folie chacun en son tems s'esbatoit ? N'a elle esté inuentrice des Gladiateurs, Luiteurs, & Athletes ? N'a elle donné la hardiesse & dexterité telle à l'homme, que d'oser, & pouuoir combatre sans armes un Lion, sans autre necessité ou atente, que pour estre en la grace & faueur du peuple ? Tant y en ha qui assaillent les Taureaus, Sangliers, & autres bestes, pour auoir l'honneur de passer les autres en folie : qui est un combat,

qui dure non seulement entre ceus qui viuent de mesme tems, mais des successeurs auec leurs predecesseurs. N'estoit ce un plaisant combat d'Antoine auec Cleopatra, à qui dépendroit le plus en un festin ? Et tout celà seroit peu, si les hommes ne trouuans en ce monde plus fols qu'eus, ne dressoient querelle contre les mors. Cesar se fachoit qu'il n'auoit encore commencé à troubler le monde en l'aage, qu'Alexandre le grand en auoit vaincu une grande partie. Combien Luculle & autres, ont ils laissé d'imitateurs, qui ont taché à les passer, soit à traiter les hommes en grand apareil, à amonceler les plaines, aplanir les montaignes, seicher les lacs, mettre ponts sur les mers (comme Claude Empereur) faire Colosses de bronze & pierre, arcs trionfans, Pyramides ? Et de cette magnifique folie en demeure un long tems grand plaisir entre les hommes, qui se destournent de leur chemin, font voyages expres, pour auoir le contentement de ces vieilles folies. En somme, sans cette bonne Dame l'homme seicheroit & seroit lourd, malplaisant & songeart. Mais Folie lui esueille l'esprit, fait chanter, danser, sauter, habiller en mille façons nouuelles, lesquelles changent de demi an en demi an, auec tousiours quelque aparence de raison, & pour quelque commodité. Si lon inuente un habit ioint & rond, on dit qu'il est plus seant & propre : quand il est ample & large, plus honneste. Et pour ces petites folies, & inuencions, qui sont tant en habillemens qu'en contenances & façons de faire, l'homme en est mieus venu, & plus agreable aus Dames. Et comme i'ay dit des hommes, il y aura grand'diference entre le recueil que trouuera un fol, & un sage. Le sage sera laissé sur les liures, ou auec quelques anciennes matrones à deuiser de la dissolucion des habits, des maladies qui courent, ou à demesler quelque longue genealogie. Les ieunes Dames ne cesseront qu'elles n'ayent en leur compagnie ce gay & ioly cerueau. Et combien qu'il en pousse l'une, pinse l'autre, descoiffe, leue la cotte, & leur face mille maus : si le chercheront elles tousiours. Et quand ce viendra à faire comparaison des deus, le sage sera loué d'elles, mais le fol iouira du fruit de leurs priuautez. Vous verrez les Sages mesmes, encore qu'il soit dit que lon cherche son semblable, tomber de ce coté. Quand ils feront quelque assemblee, tousiours donneront charge que les plus fols y soient, n'estimant pouuoir estre bonne compagnie, s'il n'y ha quelque fol pour resueiller les autres. Et combien qu'ils s'excusent sur les femmes & ieunes gens, si ne peuuent ils dissimuler le plaisir qu'ils y prennent, s'adressans tousiours à eus, & leur faisant visage plus riant, qu'aus autres. Que te semble de Folie, Iupiter ? Est elle telle, qu'il la faille enseuelir sous le mont Gibel, ou exposer au lieu de Promethee, sur le mont de Caucase ? Est il raisonnable la priuer de toutes bonnes compagnies, ou Amour sachant qu'elle sera, pour la facher y viendra, & conuiendra que

Folie, qui n'est rien moins qu'Amour, lui quitte la place ? S'il ne veut estre auec Folie, qu'il se garde de s'y trouuer. Mais que cette peine, de ne s'assembler point, tombe sur elle, ce n'est raison. Quel propos y auroit il, qu'elle ust rendu une compagnie gaye & deliberee, & que sur ce bon point la fallust desloger ? Encore s'il demandoit que le premier qui auroit pris la place, ne fust empesché par l'autre, & que ce fust au premier venu, il y auroit quelque raison. Mais ie lui montreray que iamais Amour ne fut sans la fille de Ieunesse, & ne peut estre autrement : & le grand dommage d'Amour, s'il auoit ce qu'il demande. Mais c'est une petite colere, qui lui ronge le cerueau, qui lui fait auoir ces estranges afeccions : lesquelles cesseront quand il sera un peu refroidi. Et pour commencer à la belle premiere naissance d'Amour, qui ha il plus despouruu de sens, que la personne à la moindre occasion du monde vienne en Amour, en receuant une pomme comme Cydipee ? en lisant un liure, comme la Dame Francisque de Rimini ? en voyant, en passant, se rende si tot serue & esclaue, & conçoiue esperance de quelque grand bien sans sauoir s'il en y ha ? Dire que c'est la force de l'œil de la chose aymee, & que de là sort une sutile euaporacion, ou sang, que nos yeus reçoiuent, & entre iusques au cœur : ou, comme pour loger un nouuel hoste, faut pour lui trouuer sa place, mettre tout en desordre. Ie say que chacun le dit : mais s'il est vray, i'en doute. Car plusieurs ont aymé sans auoir ù cette ocasion, comme le ieune Gnidien, qui ayma l'euure fait par Praxitelle. Quelle influxion pouuoit il receuoir d'un œil marbrin ? Quelle sympathie y auoit il de son naturel chaud & ardent par trop, auec une froide & morte pierre ? Qu'est ce donq qui l'enflammoit ? Folie, qui estoit logee en son esprit. Tel feu estoit celui de Narcisse. Son œil ne receuoit pas le pur sang & sutil de son cœur mesme : mais la fole imaginacion du beau pourtrait, qu'il voyoit en la fonteine, le tourmentoit. Exprimez tant que voudrez la force d'un œil : faites le tirer mile traits par iour : n'oubliez qu'une ligne qui passe par le milieu, iointe auec le sourcil, est un vray arc : que ce petit humide, que lon voit luire au milieu, est le trait prest à partir : si est ce que toutes ces flesches n'iront en autres cœurs, que ceus que Folie aura preparez. Que tant de grans personnages, qui ont esté & sont de present, ne s'estiment estre iniuriez, si pour auoir aymé ie les nomme fols. Qu'ils se prennent à leurs Filozofes, qui ont estimé Folie estre priuacion de sagesse, & sagesse estre sans passions : desquelles Amour ne sera non plus tost destitué, que la Mer d'ondes & vagues : vray est, qu'aucuns dissimulent mieus leur passion : & s'ils s'en trouuent mal, c'est une autre espece de Folie. Mais ceus qui montrent leurs afeccions estans plus grandes que les secrets de leurs poitrines, vous rendront & exprimeront une si viue image de Folie, qu'Apelles ne la sauroit mieus tirer

au vif. Ie vous prie imaginer un ieune homme, n'ayant grand afaire, qu'à se faire aymer : pigné, miré, tiré, parfumé : se pensant valoir quelque chose, sortir de sa maison le cerueau embrouillé de mile consideracions amoureuses : ayant discouru mile bons heurs, qui passeront bien loin des cotes : suiui de pages & laquais habillez de quelque liuree representant quelque trauail, fermeté, & esperance : & en cette sorte viendra trouuer sa Dame à l'Église : autre plaisir n'aura qu'à geter force œillades, & faire quelque reuerence en passant. Et que sert ce seul regard ? Que ne va il en masque pour plus librement parler ? Là se fait quelque habitude, mais auec si peu de demontrance du coté de la Dame, que rien moins. À la longue il vient quelque priuauté : mais il ne faut encore rien entreprendre, qu'il n'y ait plus de familiarité. Car lors on n'ose refuser d'ouir tous les propos des hommes, soient bons ou mauuais. On ne creint ce que lon ha acoutumé voir. On prent plaisir à disputer les demandes des poursuiuans. Il leur semble que la place qui parlemente, est demi gaignee. Mais s'il auient, que, comme les femmes prennent volontiers plaisir à voir debatre les hommes, elles leur ferment quelquefois rudement la porte, & ne les apellent à leurs petites priuautez, comme elles souloient, voilà mon homme aussi loin de son but comme n'a gueres s'en pensoit pres. Ce sera à recommencer. Il faudra trouuer le moyen de se faire prier d'acompagner sa Dame en quelque Église, aus ieus, & autres assemblees publiques. Et ce pendant expliquer ses passions par soupirs & paroles tremblantes : redire cent fois une mesme chose : protester, iurer, promettre à celle qui possible ne s'en soucie, & est tournee ailleurs & promise. Il me semble que seroit folie parler des sottes & plaisantes Amours vilageoises : marcher sur le bout du pié, serrer le petit doit : apres que lon ha bien bu, escrire sur le bout de la table auec du vin, & entrelasser son nom & celui de s'amie : la mener premiere à la danse, & la tourmenter tout un iour au Soleil. Et encore ceus, qui par longues alliances, ou par entrees ont pratiqué le moyen de veoir leur amie en leur maison, ou de leur voisin, ne viennent en si estrange folie, que ceus qui n'ont faueur d'elles qu'aus lieus publiques & festins : qui de cent soupirs n'en peuuent faire connoitre plus d'un ou deus le mois : & neanmoins pensent que leurs amies les doiuent tous conter. Il faut auoir tousiours pages aus escoutes, sauoir qui va, qui vient, corrompre des chambrieres à beaus deniers, perdre tout un iour pour voir passer Madame par la rue, & pour toute remuneracion, auoir un petit adieu auec quelque souzris, qui le fera retourner chez soy plus content, que quand Vlysse vid la fumee de son Itaque. Il vole de ioye : il embrasse l'un, puis l'autre : chante vers : compose, fait s'amie la plus belle qui soit au monde, combien que possible soit laide. Et si de fortune suruient quelque ialousie,

comme il auient le plus souuent, on ne rit, on ne chante plus : on deuient pensif & morne : on connoit ses vices & fautes : on admire celui que lon pense estre aymé : on parangonne sa beauté, grace, richesse, auec celui duquel on est ialous : puis soudein on le vient à despriser : qu'il n'est possible, estant de si mauuaise grace, qu'il soit aymé : qu'il est impossible qu'il face tant son deuoir que nous, qui languissons, mourons, brulons d'Amour. On se pleint, on apelle s'amie cruelle, variable : lon se lamente de son malheur & destinee. Elle n'en fait que rire, ou lui fait acroire qu'à tort il se pleint : on trouue mauuaises ses querelles, qui ne viennent que d'un cœur soupsonneus & ialous : & qu'il est bien loin de son conte : & qu'autant lui est de l'un que de l'autre. Et lors ie vous laisse penser qui ha du meilleur. Lors il faut connoitre que lon ha failli par bien seruir, par masques magnifiques, par deuises bien inuentees, festins, banquets. Si la commodité se trouue, faut se faire paroitre par dessus celui dont on est ialous. Il faut se montrer liberal : faire present quelquefois de plus que lon n'a : incontinent qu'on s'aperçoit que lon souhaite quelque chose, l'enuoyer tout soudein, encores qu'on n'en soit requis : & iamais ne confesser que lon soit poure. Car c'est une tresmauuaise compagne d'Amour, que Poureté : laquelle estant suruenue, on connoit sa folie, & lon s'en retire à tard. Ie croy que ne voudriez point ressembler encore à cet Amoureus, qui n'en ha que le nom. Mais prenons le cas que lon lui rie, qu'il y ait quelque reciproque amitié, qu'il soit prié se trouuer en quelque lieu : il pense incontinent qu'il soit fait, qu'il receura quelque bien, dont il est bien loin : une heure en dure cent : on demande plus de fois quelle heure il est : on fait semblant d'estre demandé : & quelque mine que lon face, on lit au visage qu'il y ha quelque passion vehemente. Et quand on aura bien couru, on trouuera que ce n'est rien, & que c'estoit pour aller en compagnie se promener sur l'eau, ou en quelque iardin : ou aussi tot un autre aura faueur de parler à elle que lui, qui ha esté conuié. Encore ha il occasion de se contenter, à son auis. Car si elle n'ust plaisir de le voir, elle ne l'ust demandé en sa compagnie. Les plus grandes & hazardeuses folies suiuent tousiours l'acroissement d'Amour. Celle qui ne pensoit qu'à se iouer au commencement, se trouue prise. Elle se laisse visiter à heure suspecte. En quels dangers ? D'y aller accompagné, seroit declarer tout. Y aller seul, est hazardeus. Ie laisse les ordures & infeccions, dont quelquefois on est parfumé. Quelquefois se faut desguiser en portefaix, en cordelier, en femme : se faire porter dens un coffre à la merci d'un gros vilain, que s'il sauoit ce qu'il porte, le lairroit tomber pour auoir sondé son fol faix. Quelquefois ont esté surpris, batuz, outragez, & ne s'en ose lon vanter. Il se faut guinder par fenestres, par sus murailles, & tousiours en danger, si Folie n'y tenoit la

main. Encore ceus cy ne sont que des mieus payez. Il y en ha qui rencontrent Dames cruelles, desquelles iamais on n'obtient merci. Autres sont si rusees, qu'apres les auoir menez iusques aupres du but, les laissent là. Que font ils ? apres auoir longuement soupiré, ploré & crié, les uns se rendent Moynes : les autres abandonnent le païs : les autres se laissent mourir. Et penseriez vous, que les amours des femmes soient de beaucoup plus sages ? les plus froides se laissent bruler dedens le corps auant que de rien auouer. Et combien qu'elles vousissent prier, si elles osoient, elles se laissent adorer : & tousiours refusent ce qu'elles voudroient bien que lon leur otast par force. Les autres n'atendent que l'ocasion : & heureus qui la peut rencontrer : Il ne faut auoir creinte d'estre esconduit. Les mieus nees ne se laissent veincre, que par le tems. Et se connoissans estre aymees, & endurant en fin le semblable mal qu'elles ont fait endurer à autrui, ayant fiance de celui auquel elles se descouurent, auouent leur foiblesse, confessent le feu qui les brule : toutefois encore un peu de honte les retient, & ne se laissent aller, que vaincues, & consumees à demi. Et aussi quand elles sont entrees une fois auant, elles font de beaus tours. Plus elles ont resisté à Amour, & plus s'en treuuent prises. Elles ferment la porte à raison. Tout ce qu'elles creingnoient, ne le doutent plus. Elles laissent leurs ocupacions muliebres. Au lieu de filer, coudre, besongner au point, leur estude est se bien parer, promener es Églises, festes, & banquets pour auoir tousiours quelque rencontre de ce qu'elles ayment. Elles prennent la plume & le lut en main : escriuent & chantent leurs passions : & en fin croit tant cette rage, qu'elles abandonnent quelquefois pere, mere, maris, enfans, & se retirent ou est leur cœur. Il n'y ha rien qui plus se fache d'estre contreint, qu'une femme : & qui plus se contreingne, ou elle ha enuie montrer son afeccion. Ie voy souuentefois une femme, laquelle n'a trouué la solitude & prison d'enuiron sept ans longue, estant auec la personne qu'elle aymoit. Et combien que nature ne lui ust nié plusieurs graces, qui ne la faisoient indine de toute bonne compagnie, si est ce qu'elle ne vouloit plaire à autre qu'à celui qui la tenoit prisonniere. I'en ay connu une autre, laquelle absente de son ami, n'alloit iamais dehors qu'acompagnee de quelcun des amis & domestiques de son bien aymé : voulant tousiours rendre témoignage de la foy qu'elle lui portoit. En somme, quand cette afeccion est imprimee en un cœur genereus d'une Dame, elle y est si forte, qu'à peine se peut elle efacer. Mais le mal est, que le plus souuent elles rencontrent si mal : que plus ayment, & moins sont aymees. Il y aura quelcun, qui sera bien aise leur donner martel en teste, & fera semblant d'aymer ailleurs, & n'en tiendra conte. Alors les pourettes entrent en estranges fantasies : ne peuuent si aisément se defaire des hommes, comme les hommes

des femmes, n'ayans la commodité de s'eslongner & commencer autre parti, chassans Amour auec autre Amour. Elles blament tous les hommes pour un. Elles appellent foles celles qui ayment. Maudissent le iour que premierement elles aymerent. Protestent de iamais n'aymer : mais celà ne leur dure gueres. Elles remettent incontinent deuant les yeus ce qu'elles ont tant aymé. Si elles ont quelque enseigne de lui, elles la baisent, rebaisent, sement de larmes, s'en font un cheuet & oreiller, & s'escoutent elles mesmes pleingnantes leurs miserables destresses. Combien en voy ie, qui se retirent iusques aus Enfers, pour essaier si elles pourront, comme iadis Orphee, reuoquer leurs amours perdues ? Et en tous ces actes, quels traits trouuez vous que de Folie ? Auoir le cœur separé de soymesme, estre meintenant en paix, ores en guerre, ores en treues : couurir & cacher sa douleur : changer visage mile fois le iour : sentir le sang qui lui rougit la face, y montant : puis soudein s'enfuit, la laissant palle, ainsi que honte, esperance, ou peur, nous gouuernent : chercher ce qui nous tourmente, feingnant le fuir. Et neanmoins auoir creinte de le trouuer : n'auoir qu'un petit ris entre mile soupirs : se tromper soymesme : bruler de loin, geler de pres : un parler interrompu : un silence venant tout à coup : ne sont ce tous signes d'un homme aliené de son bon entendement ? Qui excusera Hercule deuidant les pelotons d'Omphale ? Le sage Roy Hebrieu auec cette grande multitude de femmes ? Annibal s'abatardissant autour d'une Dame ? & meins autres, que iournellement voyons s'abuser tellement qu'ils ne se connoissent eus mesmes. Qui en est cause, sinon Folie ? Car c'est elle en somme, qui fait Amour grand & redouté : & le fait excuser, s'il fait quelque chose autre que de raison. Reconnois donq, ingrat Amour, quel tu es, & de combien de biens ie te suis cause. Ie te fay grand : ie te fay esleuer ton nom : voire & ne t'eussent les hommes reputé Dieu sans moy. Et apres que t'ay tousiours accompagné, tu ne me veus seulement abandonner, mais me veus ranger à cette suggeccion de fuir tous les lieus ou tu seras. Ie croy auoir satisfait à ce qu'auois promis montrer : que iusques ici Amour n'auoit esté sans Folie. Il faut passer outre, & montrer qu'impossible & d'estre autrement. Et pour y entrer : Apolon, tu me confesseras, qu'Amour n'est autre chose qu'un desir de iouir, auec une conionccion, & assemblement de la chose aymee. Estant Amour desir, ou, quoy que ce soit, ne pouuant estre sans desir : il faut confesser qu'incontinent que cette passion vient saisir l'homme, elle l'altere & immue. Car le desir incessamment se demeine dedens l'ame, la poingnant tousiours & resueillant. Cette agitacion d'esprit, si elle estoit naturelle, elle ne l'afligeroit de la sorte qu'elle fait : mais, estant contre son naturel, elle le malmeine, en sorte qu'il se fait tout autre qu'il n'estoit. Et ainsi en soy n'estant l'esprit à son aise, mais troublé &

agité, ne peut estre dit sage & posé. Mais encore fait il pis : car il est contreint se descouurir : ce qu'il ne fait que par le ministere & organe du corps & membres d'icelui. Estant une fois acheminé, il faut que le poursuiuant en amours face deus choses : qu'il donne à connoitre qu'il ayme : & qu'il se face aymer. Pour le premier, le bien parler y est bien requis : mais seul ne suffira il. Car le grand artifice, & douceur inusitee, fait soupsonner pour le premier coup, celle qui l'oit : & la fait tenir sur ses gardes. Quel autre témoignage faut il ? Tousiours l'ocasion ne se presente à combatre pour sa Dame, & defendre sa querelle. Du premier abord vous ne vous ofrirez à lui ayder en ses afaires domestiques. Si faut il faire à croire que lon est passionné. Il faut long tems, & long seruice, ardentes prieres, & conformité de complexions. L'autre point, que l'Amant doit gaigner, c'est se faire aymer : lequel prouient en partie de l'autre. Car le plus grand enchantement, qui soit pour estre aymé, c'est aymer. Ayez tant de sufumigacions, tant de characteres, adiuracions, poudres, & pierres, que voudrez : mais si sauez bien vous ayder, montrant & declarant votre amour : il n'y aura besoin de ces estranges receptes. Donq pour se faire aymer, il faut estre aymable. Et non simplement aymable, mais au gré de celui qui est aymé : auquel se faut renger, & mesurer tout ce que voudrez faire ou dire. Soyez paisible & discret. Si votre Amie ne vous veut estre telle, il faut changer voile, & nauiguer d'un autre vent : ou ne se mesler point d'aymer. Zethe & Amphion ne se pouuoient acorder, pource que la vacation de l'un ne plaisoit à l'autre. Amphion ayma mieus changer, & retourner en grace auec son frere. Si la femme que vous aymez est auare, il faut se transmuer en or, & tomber ainsi en son sein. Tous les seruiteurs & amis d'Atalanta estoient chasseurs, pource qu'elle y prenoit plaisir. Plusieurs femmes, pour plaire à leurs Poëtes amis, ont changé leurs paniers & coutures, en plumes & liures. Et certes il est impossible plaire, sans suiure les afeccions de celui que nous cherchons. Les tristes se fachent d'ouir chanter. Ceus, qui ne veulent aller que le pas, ne vont volontiers auec ceus qui tousiours voudroient courir. Or me dites, si ces mutacions contre notre naturel ne sont vrayes folies, ou non exemptes d'icelle ? On dira qu'il se peut trouuer des complexions si semblables, que l'Amant n'aura point de peine de se transformer es meurs de l'Aymee. Mais si cette amitié est tant douce & aisee, la folie sera de s'y plaire trop : en quoy est bien dificile de mettre ordre. Car si c'est vray amour, il est grand & vehement, & plus fort que toute raison. Et, comme le cheual ayant la bride sur le col, se plonge si auant dedens cette douce amertume, qu'il ne pense aus autres parties de l'ame, qui demeurent oisiues : & par une repentance tardiue, apres un long tems, témoigne à ceus qui l'oyent, qu'il ha esté fol comme les autres. Or si vous ne

trouuez folie en Amour de ce coté là, dites moy entre vous autres Signeurs, qui faites tant profession d'Amour, ne confessez vous, que Amour cherche union de soy auec la chose aymee ? qui est bien le plus fol desir du monde : tant par ce, que le cas auenant, Amour faudroit par soymesme, estant l'Amant & l'Aymé confonduz ensemble, que aussi il est impossible qu'il puisse auenir, estant les especes & choses indiuidues tellement separees l'une de l'autre, qu'elles ne se peuuent plus conioindre, si elles ne changent de forme. Alleguez moy des branches d'arbres qui s'unissent ensemble. Contez moy toutes sortes d'Antes, que iamais le Dieu des iardins inuenta. Si ne trouuerez vous point que deus hommes soient iamais deuenuz en un : & y soit le Gerion à trois corps tant que voudrez. Amour donq ne fut iamais sans la compagnie de Folie : & ne le sauroit iamais estre. Et quand il pourroit ce faire, si ne le deuroit il pas souhaiter : pource que lon ne tiendroit conte de lui à la fin. Car quel pouuoir auroit il, ou quel lustre, s'il estoit pres de Sagesse ? Elle lui diroit, qu'il ne faudroit aymer l'un plus que l'autre : ou pour le moins n'en faire semblant de peur de scandaliser quelcun. Il ne faudroit rien faire plus pour l'un que pour l'autre : & seroit à la fin Amour ou aneanti, ou diuisé en tant de pars, qu'il seroit bien foible. Tant s'en faut que tu doiues estre sans Folie, Amour, que si tu es bien conseillé, tu ne redemanderas plus tes yeus. Car il ne t'en est besoin, & te peuuent nuire beaucoup : desquels si tu t'estois bien regardé quelquefois, toymesme te voudrois mal. Pensez vous qu'un soudart, qui va à l'assaut, pense au fossé, aus ennemis, & mile harquebuzades qui l'atendent ? non. Il n'a autre but, que paruenir au haut de la bresche : & n'imagine point le reste. Le premier qui se mit en mer, n'imaginoit pas les dangers qui y sont. Pensez vous que le ioueur pense iamais perdre ? Si sont ils tous trois au hazard d'estre tuez, noyez, & destruiz. Mais quoy, ils ne voyent, & ne veulent voir ce qui leur est dommageable. Le semblable estimez des Amans : que si iamais ils voyent, & entendent clerement le peril ou ils sont, combien ils sont trompez & abusez, & quelle est l'esperance qui les fait tousiours aller auant, iamais n'y demeureront une seule heure. Ainsi se perdroit ton regne, Amour : lequel dure par ignorance, nonchaillance, esperance, & cecité, qui sont toutes damoiselles de Folie, lui faisans ordinaire compagnie. Demeure donq en paix, Amour : & ne vien rompre l'ancienne ligue qui est entre toy & moy : combien que tu n'en susses rien iusqu'à present. Et n'estime que ie t'aye creué les yeus, mais que ie t'ay montré, que tu n'en auois aucun usage auparauant, encore qu'ils te fussent à la teste, que tu as de present. Reste de te prier, Iupiter, & vous autres Dieus, de n'auoir point respect aus noms (comme ie say que n'aurez) mais regarder à la verité & dinité des choses. Et pourtant, s'il est plus honorable

entre les hommes dire un tel ayme, que, il est fol : que celà leur soit imputé à ignorance. Et pour n'auoir en commun la vraye intelligence des choses, ny pù donner noms selon leur vray naturel, mais au contraire auoir baillé beaus noms à laides choses, & laids aus belles, ne delaissez, pour ce, à me conseruer Folie en sa dinité & grandeur. Ne laissez perdre cette belle Dame, qui vous ha donné tant de contentement auec Genie, Ieunesse, Bacchus, Silene, & ce gentil Gardien des iardins. Ne permettez facher celle, que vous auez conseruee iusques ici sans rides, & sans pas un poil blanc. Et n'otez, à l'apetit de quelque colere, le plaisir d'entre les hommes. Vous les auez otez du Royaume de Saturne : ne les y faites plus entrer : &, soit en Amour, soit en autres afaires, ne les enuiez, si pour apaiser leurs facheries, Folie les fait esbatre & s'esiouir. I'ay dit.

Quand Mercure ut fini la defense de Folie, Iupiter voyant les Dieus estre diuersement afeccionnez & en contrarietez d'opinions, les uns se tenans du coté de Cupidon, les autres se tournans à aprouuer la cause de Folie : pour apointer le diferent, va prononcer un arrest interlocutoire en cette maniere :

Pour la dificulté & importance de vos diferens, & diuersité d'opinions, nous auons remis votre afaire d'ici à trois fois, sept fois, neuf siecles. Et ce pendant vous commandons viure amiablement ensemble, sans vous outrager l'un l'autre. Et guidera Folie l'aueugle Amour, & le conduira par tout ou bon lui semblera. Et sur la restitucion de ses yeus, apres en auoir parlé aus Parques, en sera ordonné.

Fin de debat d'Amour et de Folie.

ÉLÉGIES.

ÉLÉGIE I.

Av tems qu'Amour, d'hommes & Dieus vainqueur,
Faisoit bruler de sa flamme mon cœur,
En embrassant de sa cruelle rage
Mon sang, mes os, mon esprit & courage :
Encore lors ie n'auois la puissance
De lamenter ma peine & ma souffrance.
Encor Phebus, ami des Lauriers vers,
N'auoit permis que ie fisse des vers :
Mais meintenant que sa fureur diuine
Remplit d'ardeur ma hardie poitrine,

Chanter me fait, non les bruians tonnerres
De Iupiter, ou les cruelles guerres,
Dont trouble Mars, quand il veut, l'Vniuers.
Il m'a donné la lyre, qui les vers
Souloit chanter de l'Amour Lesbienne :
Et à ce coup pleurera de la mienne.
Ô dous archet, adouci moy la voix,
Qui pourroit fendre & aigrir quelquefois,
En recitant tant d'ennuis & douleurs,
Tant de despits fortunes & malheurs.
Trempe l'ardeur, dont iadis mon cœur tendre
Fut en brulant demi reduit en cendre,
Ie sen desia un piteus souuenir,
Qui me contreint la larme à l'œil venir.
Il m'est auis que ie sen les alarmes,
Que premiers i'u d'Amour, ie voy les armes,
Dont il s'arma en venant m'assaillir.
C'estoit mes yeus, dont tant faisois saillir
De traits, à ceus qui trop me regardoient,
Et de mon arc assez ne se gardoient.
Mais ces miens traits ces miens yeus me desirent
Et de vengeance estre exemple me firent.
Et me moquant, & voyant l'un aymer,
L'autre bruler & d'Amour consommer :
En voyant tant de larmes espandues,
Tant de souspirs & prieres perdues,
Ie n'aperçu que soudein me vint prendre
Le mesme mal que ie soulois reprendre :
Qui me persa d'une telle furie,
Qu'encor n'en suis apres long tems guerie :
Et meintenant me suis encor contreinte
De rafreschir d'une nouuelle pleinte
Mes maus passez. Dames, qui les lirez,
De mes regrets auec moy soupirez.
Possible, un iour ie feray le semblable,
Et ayderay votre voix pitoyable
Â vos trauaus & peines raconter,
Au tems perdu vainement lamenter.
Quelque rigueur qui loge en votre cœur,
Amour s'en peut un iour rendre vainqueur.
Et plus aurez lui esté ennemies,
Pis vous fera, vous sentant asseruies.
N'estimez point que lon doiue blamer
Celles qu'a fait Cupidon enflamer.
Autres que nous, nonobstant leur hautesse,

Ont enduré l'amoureuse rudesse :
Leur cœur hautein, leur beauté, leur lignage,
Ne les ont su preseruer du seruage
De dur Amour : les plus nobles esprits
En sont plus fort & plus soudain espris.
Semiramis, Royne tant renommee,
Qui mit en route auecques son armee
Les noirs squadrons des Éthiopiens,
Et en montrant louable exemple aus siens
Faisoit couler de son furieus branc
Des ennemis les plus braues le sang,
Ayant encor enuie de conquerre
Tous ses voisins, ou leur mener la guerre,
Trouua Amour, qui si fort la pressa,
Qu'armes & loix veincue elle laissa.
Ne meritoit sa Royalle grandeur
Au moins auoir un moins fascheus malheur
Qu'aymer son fils ? Royne de Babylonne
Ou est ton cœur qui es combaz resonne ?
Qu'est deuenu ce fer & cet escu,
Dont tu rendois le plus braue veincu ?
Ou as tu mis la Marciale creste,
Qui obombroit le blond or de ta teste ?
Ou est l'espee, ou est cette cuirasse,
Dont tu rompois des ennemis l'audace ?
Ou sont fuiz tes coursiers furieus,
Lesquels trainoient ton char victorieus ?
T'a pù si tot un foible ennemi rompre ?
Ha pù si tot ton cœur viril corrompre,
Que le plaisir d'armes plus ne te touche :
Mais seulement languis en une couche ?
Tu as laissé les aigreurs Marciales,
Pour recouurer les douceurs geniales.
Ainsi Amour de toy t'a estrangee,
Qu'on te diroit en une autre changee.
Donques celui lequel d'amour esprise
Pleindre me voit, que point il ne mesprise
Mon triste deuil : Amour peut estre, en brief
En son endroit n'aparoitra moins grief.
Telle i'ay vù qui auoit en ieunesse
Blamé Amour : apres en sa vieillesse
Bruler d'ardeur, & pleindre tendrement
L'ápre rigueur de son tardif tourment.
Alors de fard & eau continuelle
Elle essayoit se faire venir belle,

Voulant chasser le ridé labourage,
Que l'aage auoit graué sur son visage.
Sur son chef gris elle auoit empruntee
Quelque perruque, & assez mal antee :
Et plus estoit à son gré bien fardee,
De son Ami moins estoit regardee :
Lequel ailleurs fuiant n'en tenoit conte,
Tant lui sembloit laide, & auoit grand' honte
D'estre aymé d'elle. Ainsi la poure vieille
Receuoit bien pareille pour pareille.
De maints en vain un tems fut reclamee,
Ores qu'elle ayme, elle n'est point aymee.
Ainsi Amour prend son plaisir, à faire
Que le veuil d'un soit à l'autre contraire.
Tel n'ayme point, qu'une Dame aymera :
Tel ayme aussi, qui aymé ne sera :
Et entretient, neanmoins, sa puissance
Et sa rigueur d'une vaine esperance.

ÉLÉGIE II.

D'vn tel vouloir le serf point ne desire
La liberté, ou son port le nauire,
Comme i'attens, helas, de iour en iour
De toy, Ami, le gracieus retour.
Là i'auois mis le but de ma douleur,
Qui fineroit, quand i'aurois ce bon heur
De te reuoir : mais de la longue attente,
Helas, en vain mon desir se lamente.
Cruel, Cruel, qui te faisoit promettre
Ton brief retour en ta premiere lettre ?
As tu si peu de memoire de moy,
Que de m'auoir si tot rompu la foy ?
Comme ose tu ainsi abuser celle
Qui de tout tems t'a esté si fidelle ?
Or' que tu es aupres de ce riuage
Du Pau cornu, peut estre ton courage
S'est embrasé d'une nouuelle flame,
En me changeant pour prendre une autre Dame :
Ià en oubli inconstamment est mise
La loyauté que tu m'auois promise.
S'il est ainsi, & que desia la foy
Et la bonté se retirent de toy :
Il ne me faut esmerueiller si ores

Toute pitié tu as perdu encores.
Ô combien ha de pensee & de creinte,
Tout à par soy, l'ame d'Amour esteinte !
Ores ie croy, vù notre amour passee,
Qu'impossible est, que tu m'aies laissee :
Et de nouuel ta foy ie me fiance,
Et plus qu'humeine estime ta constance.
Tu es, peut estre, en chemin inconnu
Outre ton gré malade retenu.
Ie croy que non : car tant suis coutumiere
De faire aus Dieus pour ta santé priere,
Que plus cruels que tigres ils seroient,
Quand maladie ils te prochasseroient :
Bien que ta fole & volage inconstance
Meriteroit auoir quelque soufrance.
Telle est ma foy, qu'elle pourra sufire
À te garder d'auoir mal & martire.
Celui qui tient au haut Ciel son Empire
Ne me sauroit, ce me semble, desdire :
Mais quand mes pleurs & larmes entendroit
Pour toy prians, son ire il retiendroit.
I'ay de tout tems vescu en son seruice,
Sans me sentir coulpable d'autre vice
Que de t'auoir bien souuent en son lieu
D'amour forcé, adoré comme Dieu.
Desia deus fois depuis le promis terme
De ton retour, Phebe ses cornes ferme,
Sans que de bonne ou mauuaise fortune
De toy, Ami, i'aye nouuelle aucune.
Si toutefois, pour estre enamouré
En autre lieu, tu as tant demouré,
Si sáy ie bien que t'amie nouuelle
À peine aura le renom d'estre telle,
Soit en beauté, vertu, grace & faconde,
Comme plusieurs gens sauans par le monde
M'ont fait à tort, ce cróy ie, estre estimee.
Mais qui pourra garder la renommee ?
Non seulement en France suis flatee,
Et beaucoup plus, que ne veus, exaltee.
La terre aussi que Calpe & Pyrenee
Auec la mer tiennent enuironnee,
Du large Rhin les roulantes areines,
Le beau païs auquel or' te promeines,
Ont entendu (tu me l'as fait à croire)
Que gens d'esprit me donnent quelque gloire.

Goute le bien que tant d'hommes desirent :
Demeure au but ou tant d'autres aspirent :
Et croy qu'ailleurs n'en auras une telle.
Ie ne dy pas qu'elle ne soit plus belle :
Mais que iamais femme ne t'aymera,
Ne plus que moy d'honneur te portera.
Maints grans Signeurs à mon amour pretendent,
Et à me plaire & seruir prets se rendent,
Ioutes & ieus, maintes belles deuises
En ma faueur sont par eus entreprises :
Et neanmoins, tant peu ie m'en soucie,
Que seulement ne les en remercie :
Tu es tout seul, tout mon mal & mon bien :
Auec toy tout, & sans toy ie n'ay rien :
Et n'ayant rien qui plaise à ma pensee,
De tout plaisir me treuue delaissee,
Et pour plaisir, ennui saisir me vient.
Le regretter & plorer me convient,
Et sur ce point entre en tel desconfort,
Que mile fois ie souhaite la mort.
Ainsi, Ami, ton absence lointeine
Depuis deus mois me tient en cette peine,
Ne viuant pas, mais mourant d'un Amour
Lequel m'occit dix mile fois le iour.
Reuien donq tot, si tu as quelque enuie
De me reuoir encor' un coup en vie.
Et si la mort auant ton arriuee
Ha de mon corps l'aymante ame priuee,
Au moins un iour vien, habillé de dueil,
Enuironner le tour de mon cercueil.
Que plust à Dieu que lors fussent trouuez
Ces quatre vers en blanc marbre engrauez.
par toy, amy, tant vesqvi enflammee,
qv'en langvissant par fev svis consvmee,
qvi covve encor sovs ma cendre embrazee,
si ne la rens de tes plevrs apaizee.

ÉLÉGIE III.

Qvand vous lirez, ô Dames Lionnoises,
Ces miens escrits pleins d'amoureuses noises,
Quand mes regrets, ennuis, despits & larmes
M'orrez chanter en pitoyables carmes,
Ne veuillez pas condamner ma simplesse,



Aidez-nous à construire Classiques.app.

Vous êtes élève, professeur, grand lecteur ? Dites-nous ce qui vous manque. Trois questions, moins d'une minute.

Répondre aux trois questions

Le livre continue à la page suivante.

Et ieune erreur de ma fole ieunesse,
Si c'est erreur : mais qui dessous les Cieus
Se peut vanter de n'estre vicieus ?
L'un n'est content de sa sorte de vie,
Et tousiours porte à ses voisins enuie :
L'un forcenant de voir la paix en terre,
Par tous moyens tache y mettre la guerre :
L'autre croyant poureté estre vice,
À autre Dieu qu'or, ne fait sacrifice :
L'autre sa foy pariure il emploira
À deceuoir quelcun qui le croira :
L'un en mentant de sa langue lezarde,
Mile brocars sur l'un & l'autre darde :
Ie ne suis point sous ces planettes nee,
Qui m'ussent pù tant faire infortunee.
Onques ne fut mon œil marri, de voir
Chez mon voisin mieus que chez moy pleuuoir.
Onq ne mis noise ou discord entre amis :
À faire gain iamais ne me soumis.
Mentir, tromper, & abuser autrui,
Tant m'a desplu, que mesdire de lui.
Mais si en moy rien y ha d'imparfait,
Qu'on blame Amour : c'est lui seul qui l'a fait.
Sur mon verd aage en ses laqs il me prit,
Lors qu'exerçois mon corps & mon esprit
En mile & mile euures ingenieuses,
Qu'en peu de tems me rendit ennuieuses.
Pour bien sauoir auec l'esguille peindre
I'eusse entrepris la renommee esteindre
De celle là, qui plus docte que sage,
Auec Pallas comparoit son ouurage.
Qui m'ust vù lors en armes fiere aller,
Porter la lance & bois faire voler,
Le deuoir faire en l'estour furieus,
Piquer, volter le cheual glorieus,
Pour Bradamante, ou la haute Marphise,
Seur de Roger, il m'ust, possible, prise.
Mais quoy ? Amour ne peut longuement voir
Mon cœur n'aymant que Mars & le sauoir :
Et me voulant donner autre souci,
En souriant, il me disoit ainsi :
Tu penses donq, ô Lionnoise Dame,
Pouuoir fuir par ce moyen ma flame :
Mais non feras, i'ay subiugué les Dieus
Es bas Enfers, en la Mer & es Cieus.

Et penses tu que n'aye tel pouuoir
Sur les humeins, de leur faire sauoir
Qu'il n'y ha rien qui de ma main eschape ?
Plus fort se pense & plus tot ie le frape.
De me blamer quelquefois tu n'as honte,
En te fiant en Mars, dont tu fais conte :
Mais meintenant, voy si pour persister
En le suiuant me pourras resister.
Ainsi parloit. & tout eschaufé d'ire
Hors de sa trousse une sagette il tire,
Et decochant de son extreme force,
Droit la tira contre ma tendre escorce :
Foible harnois, pour bien couurir le cœur,
Contre l'Archer qui tousiours est vainqueur.
La bresche faite, entre Amour en la place,
Dont le repos premierement il chasse :
Et de trauail qui me donne sans cesse,
Boire, manger, & dormir ne me laisse.
Il ne me chaut de soleil ne d'ombrage :
Ie n'ay qu'Amour & feu en mon courage,
Qui me desguise, & fait autre paroitre,
Tant que ne peu moymesme me connoitre.
Ie n'auois vù encore seize Hiuers,
Lors que i'entray en ces ennuis diuers :
Et ià voici le treiziéme esté
Que mon cœur fut par amour arresté.
Le tems met fin aus hautes Pyramides,
Le tems met fin aus fonteines humides :
Il ne pardonne aus braues Colisees,
Il met à fin les viles plus prisees,
Finir aussi il ha acoutumé
Le feu d'Amour tant soit il allumé :
Mais, las ! en moy il semble qu'il augmente
Auec le tems, & que plus me tourmente,
Paris ayma Oenone ardamment,
Mais son amour ne dura longuement,
Medee fut aymee de Iason,
Qui tot apres la mit hors sa maison.
Si meritoient elles estre estimees,
Et pour aymer leurs Amis, estre aymees.
S'estant aymé on peut Amour laisser
N'est il raison, ne l'estant, se lasser ?
N'est il raison te prier de permettre,
Amour, que puisse à mes tourmens fin mettre ?
Ne permets point que de Mort face espreuue,

Et plus que toy pitoyable la treuue :
Mais si tu veus que i'ayme iusqu'au bout,
Fay que celui que i'estime mon tout,
Qui seul me peut faire plorer & rire,
Et pour lequel si souuent ie soupire,
Sente en ses os, en son sang, en son ame,
Ou plus ardente, ou bien egale flame.
Alors ton faix plus aisé me sera,
Quand auec moy quelcun le portera.
FIN.

SONNETS.

I.

Non hauria Vlysse o qualunqu'altro mai
Piu accorto fù, da quel diuino aspetto
Pien di gratie, d'honor & di rispetto
Sperato qual i sento affanni e guai.
Pur, Amor, co i begli ochi tu fatt' hai
Tal piaga dentro al mio innocente petto,
Di cibo & di calor gia tuo ricetto,
Che rimedio non v'e si tu no'l dai.
Ô sorte dura, che mi fa esser quale
Punta d'un Scorpio, & domandar riparo
Contr' el velen' d'all' istesso animale.
Chieggio li sol' ancida questa noia,
Non estingua el desir à me si caro,
Che mancar non potra ch' i non mi muoia.

II.

Ô beaus yeus bruns, ô regars destournez,
Ô chaus soupirs, ô larmes espandues,
Ô noires nuits vainement atendues,
Ô iours luisans vainement retournez :
Ô tristes pleins, ô desirs obstinez,
Ô tems perdu, ô peines despendues,
Ô mile morts en mile rets tendues,
Ô pires maus contre moy destinez.
Ô ris, ô front, cheueus, bras, mains & doits :
Ô lut pleintif, viole, archet & vois :

Tant de flambeaus pour ardre une femmelle !
De toy me plein, que tant de feus portant,
En tant d'endrois d'iceus mon cœur tatant,
N'en est sur toy volé quelque estincelle.

III.

Ô longs desirs, Ô esperances vaines,
Tristes soupirs & larmes coutumieres
À engendrer de moy maintes riuieres,
Dont mes deus yeus sont sources & fontaines :
Ô cruautez, ô durtez inhumaines,
Piteus regars des celestes lumieres :
Du cœur transi. ô passions premieres,
Estimez vous croitre encore mes peines ?
Qu'encor Amour sur moy son arc essaie,
Que nouueaus feus me gette & nouueaus dars :
Qu'il se despite, & pis qu'il pourra face :
Car ie suis tant nauree en toutes pars,
Que plus en moy une nouuelle plaie,
Pour m'empirer ne pourroit trouuer place.

IIII.

Depuis qu'Amour cruel empoisonna
Premierement de son feu ma poitrine,
Tousiours brulay de sa fureur diuine,
Qui un seul iour mon cœur n'abandonna.
Quelque trauail, dont assez me donna,
Quelque menasse & procheine ruïne :
Quelque penser de mort qui tout termine,
De rien mon cœur ardent ne s'estonna.
Tant plus qu'Amour nous vient fort assaillir,
Plus il nous fait nos forces recueillir,
Et tousiours frais en ses combats fait estre :
Mais ce n'est pas qu'en rien nous fauorise,
Cil qui les Dieus & les hommes mesprise :
Mais pour plus fort contre les fors paroitre.

V.

Clere Venus, qui erres par les Cieus,
Entens ma voix qui en pleins chantera,

Tant que ta face au haut du Ciel luira,
Son long trauail & souci ennuieus.
Mon œil veillant s'atendrira bien mieus,
Et plus de pleurs te voyant gettera.
Mieus mon lit mol de larmes baignera,
De ses trauaus voyant témoins tes yeus.
Donq des humains sont les lassez esprits
De dous repos & de sommeil espris.
I'endure mal tant que le Soleil luit :
Et quand ie suis quasi toute cassee,
Et que me suis mise en mon lit lassee,
Crier me faut mon mal toute la nuit.

VI.

Deus ou trois fois bienheureus le retour
De ce cler Astre, & plus heureus encore
Ce que son œil de regarder honore.
Que celle là receuroit un bon iour,
Qu'elle pourroit se vanter d'un bon tour
Qui baiseroit le plus beau don de Flore,
Le mieus sentant que iamais vid Aurore,
Et y feroit sur ses leures seiour !
C'est à moy seule à qui ce bien est du,
Pour tant de pleurs & tant de tems perdu :
Mais le voyant, tant lui feray de feste,
Tant emploiray de mes yeus le pouuoir,
Pour dessus lui plus de credit auoir,
Qu'en peu de temps feray grande conqueste.

VII.

On voit mourir toute chose animee,
Lors que du corps l'ame sutile part :
Ie suis le corps, toy la meilleure part :
Ou es tu donq, ô ame bien aymee ?
Ne me laissez par si long temps pámee,
Pour me sauuer apres viendrois trop tard.
Las, ne mets point ton corps en ce hazart :
Rens lui sa part & moitié estimee.
Mais fais, Ami, que ne soit dangereuse
Cette rencontre & reuuë amoureuse,
L'accompagnant, non de seuerite,
Non de rigueur : mais de grace amiable,

Qui doucement me rende ta beaute,
Iadis cruelle, à present fauorable.

VIII.

Ie vis, ie meurs : ie me brule & me noye.
I'ay chaut estreme en endurant froidure :
La vie m'est & trop molle & trop dure.
I'ay grans ennuis entremeslez de ioye :
Tout à un coup ie ris & ie larmoye,
Et en plaisir maint grief tourment i'endure :
Mon bien s'en va, & à iamais il dure :
Tout en un coup ie seiche & ie verdoye.
Ainsi Amour inconstamment me meine :
Et quand ie pense auoir plus de douleur,
Sans y penser ie me treuue hors de peine.
Puis quand ie croy ma ioye estre certeine,
Et estre au haut de mon desiré heur,
Il me remet en mon premier malheur.

IX.

Tout aussi tot que ie commence à prendre
Dens le mol lit le repos desiré,
Mon triste esprit hors de moy retiré
S'en va vers toy incontinent se rendre.
Lors m'est auis que dedens mon sein tendre
Ie tiens le bien, ou i'ay tant aspiré,
Et pour lequel i'ay si haut souspire,
Que de sanglots ay souuent cuidé fendre.
Ô dous sommeil, ô nuit à moy heureuse !
Plaisant repos, plein de tranquilité,
Continuez toutes les nuiz mon songe :
Et si iamais ma poure ame amoureuse
Ne doit auoir de bien en verité,
Faites au moins qu'elle en ait en mensonge.

X.

Quand i'aperçoy ton blond chef couronné
D'un laurier verd, faire un Lut si bien pleindre,
Que tu pourrois à te suiure contreindre
Arbres & rocs : quand ie te vois orné,

Et de vertus dix mile enuironné,
Au chef d'honneur plus haut que nul ateindre :
Et des plus hauts les louenges esteindre :
Lors dit mon cœur en soy passionné :
Tant de vertus qui te font estre aymé,
Qui de chacun te font estre estimé,
Ne te pourroient aussi bien faire aymer ?
Et aioutant à ta vertu louable
Ce nom encor de m'estre pitoyable,
De mon amour doucement t'enflamer ?

XI.

Ô dous regars, ô yeus pleins de beauté,
Petis iardins, pleins de fleurs amoureuses
Ou sont d'Amour les flesches dangereuses,
Tant à vous voir mon œil s'est arresté !
Ô cœur felon, ô rude cruauté,
Tant tu me tiens de façons rigoureuses,
Tant i'ay coulé de larmes langoureuses,
Sentant l'ardeur de mon cœur tourmenté !
Donques, mes yeus, tant de plaisir auez,
Tant de bons tours par ses yeus receuez :
Mais toy, mon cœur, plus les vois s'y complaire,
Plus tu languiz, plus en as de souci,
Or deuinez si ie suis aise aussi,
Sentant mon œil estre à mon cœur contraire.

XII.

Lut, compagnon de ma calamité,
De mes soupirs témoin irreprochable,
De mes ennuis controlleur veritable,
Tu as souuent auec moy lamenté :
Et tant le pleur piteus t'a molesté,
Que commençant quelque son delectable,
Tu le rendois tout soudein lamentable,
Feignant le ton que plein auoit chanté.
Et si te veus efforcer au contraire,
Tu te destens & si me contreins taire :
Mais me voyant tendrement soupirer,
Donnant faueur à ma tant triste pleinte :
En mes ennuis me plaire suis contreinte,
Et d'un dous mal douce fin esperer.

XIII.

Oh si i'estois en ce beau sein rauie
De celui là pour lequel vois mourant :
Si auec lui viure le demeurant
De mes cours iours ne m'empeschoit enuie :
Si m'acollant me disoit, chere Amie,
Contentons nous l'un l'autre, s'asseurant
Que ia tempeste, Euripe, ne Courant
Ne nous pourra desioindre en notre vie :
Si de mes bras le tenant acollé,
Comme du Lierre est l'arbre encercelé,
La mort venoit, de mon aise enuieuse :
Lors que souef plus il me baiseroit,
Et mon esprit sur ses leures fuiroit,
Bien ie mourrois, plus que viuante, heureuse.

XIIII.

Tant que mes yeus pourront larmes espandre,
À l'heur passé auec toy regretter :
Et qu'aus sanglots & soupirs resister
Pourra ma voix, & un peu faire entendre :
Tant que ma main pourra les cordes tendre
Du mignart Lut, pour tes graces chanter :
Tant que l'esprit se voudra contenter
De ne vouloir rien fors que toy comprendre :
Ie ne souhaitte encore point mourir.
Mais quand mes yeus ie sentiray tarir,
Ma voix cassee, & ma main impuissante,
Et mon esprit en ce mortel seiour
Ne pouuant plus montrer signe d'amante :
Priray la Mort noircir mon plus cler iour.

XV.

Pour le retour du Soleil honorer,
Le Zephir, l'air serein lui apareille :
Et du sommeil l'eau & la terre esueille,
Qui les gardoit l'une de murmurer
En dous coulant, l'autre de se parer
De mainte fleur de couleur nompareille.
Ia les oiseaus es arbres font merueille,
Et aus passans font l'ennui moderer :

Les Nynfes ia en mile ieus s'esbatent
Au cler de Lune, & dansans l'herbe abatent :
Veus tu Zephir de ton heur me donner,
Et que par toy toute me renouuelle ?
Fay mon Soleil deuers moy retourner,
Et tu verras s'il ne me rend plus belle.

XVI.

Apres qu'un tems la gresle & le tonnerre
Ont le haut mont de Caucase batu,
Le beau iour vient, de lueur reuétu.
Quand Phebus ha son cerne fait en terre,
Et l'Ocean il regaigne à grand erre :
Sa seur se montre auec son chef pointu.
Quand quelque tems le Parthe ha combatu,
Il prent la fuite & son arc il desserre.
Vn tems t'ay vù & consolé pleintif,
Et defiant de mon feu peu hatif :
Mais maintenant que tu m'as embrasee,
Et suis au point auquel tu me voulois,
Tu as ta flame en quelque eau arrosee,
Et es plus froit qu'estre ie ne soulois

XVII.

Ie fuis la vile, & temples, & tous lieus,
Esquels prenant plaisir à t'ouir pleindre,
Tu peus, & non sans force, me contreindre
De te donner ce qu'estimois le mieus.
Masques, tournois, ieus me sont ennuieus,
Et rien sans toy de beau ne me puis peindre :
Tant que tachant à ce desir esteindre,
Et un nouuel obget faire à mes yeus,
Et des pensers amoureus me distraire,
Des bois espais sui le plus solitaire :
Mais i'aperçoy, ayant erré maint tour,
Que si ie veus de toy estre deliure,
Il me conuient hors de moymesme viure,
Ou fais encor que loin sois en seiour.

XVIII.

Baise m'encor, rebaise moy & baise :
Donne m'en un de tes plus sauoureus,
Donne m'en un de tes plus amoureus :
Ie t'en rendray quatre plus chaus que braise.
Las, te pleins tu ? ça que ce mal i'apaise,
En t'en donnant dix autres doucereus.
Ainsi meslans nos baisers tant heureus
Iouissons nous l'un de l'autre à notre aise.
Lors double vie à chacun en suiura.
Chacun en soy & son ami viura.
Permets m'Amour penser quelque folie :
Tousiours suis mal, viuant discrettement,
Et ne me puis donner contentement,
Si hors de moy ne fay quelque saillie.

XIX.

Diane estant en l'espesseur d'un bois,
Apres auoir mainte beste assenee,
Prenoit le frais, de Nynfes couronnee :
I'allois resuant comme fay maintefois,
Sans y penser : quand i'ouy une vois,
Qui m'apela, disant, Nynfe estonnee,
Que ne t'es tu vers Diane tournee ?
Et me voyant sans arc & sans carquois,
Qu'as tu trouué, ô compagne, en ta voye,
Qui de ton arc & flesches ait fait proye ?
Ie m'animay, respons ie, à un passant,
Et lui getay en vain toutes mes flesches
Et l'arc apres : mais lui les ramassant
Et les tirant me fit cent & cent bresches.

XX.

Predit me fut, que deuois fermement
Vn iour aymer celui dont la figure
Me fut descrite : & sans autre peinture
Le reconnu quand vy premierement :
Puis le voyant aymer fatalement,
Pitié ie pris de sa triste auenture :
Et tellement ie forcay ma nature,
Qu'autant que lui aymay ardentement.

Qui n'ust pensé qu'en faueur deuoit croitre
Ce que le Ciel & destins firent naitre ?
Mais quand ie voy si nubileus aprets,
Vents si cruels & tant horrible orage :
Ie croy qu'estoient les infernaus arrets,
Qui de si loin m'ourdissoient ce naufrage.

XXI.

Quelle grandeur rend l'homme venerable ?
Quelle grosseur ? quel poil ? quelle couleur ?
Qui est des yeus le plus emmieleur ?
Qui fait plus tot une playe incurable ?
Quel chant est plus à l'homme conuenable ?
Qui plus penetre en chantant sa douleur ?
Qui un dous lut fait encore meilleur ?
Quel naturel est le plus amiable ?
Ie ne voudrois le dire assurément,
Ayant Amour forcé mon iugement :
Mais ie say bien & de tant ie m'assure,
Que tout le beau que l'on pourroit choisir,
Et que tout l'art qui ayde la Nature,
Ne me sauroient acroitre mon desir.

XXII.

Luisant Soleil, que tu es bien heureus,
De voir tousiours de t'Amie la face :
Et toy, sa seur, qu'Endimion embrasse,
Tant te repais de miel amoureus.
Mars voit Venus : Mercure auentureus
De Ciel en Ciel, de lieu en lieu se glasse :
Et Iupiter remarque en mainte place
Ses premiers ans plus gays & chaleureus.
Voilà du Ciel la puissante harmonie,
Qui les esprits diuins ensemble lie :
Mais s'ils auoient ce qu'ils ayment lointein,
Leur harmonie & ordre irreuocable
Se tourneroit en erreur variable,
Et comme moy trauailleroient en vain.

XXIII.

Las ! que me sert, que si parfaitement
Louas iadis & ma tresse doree,
Et de mes yeus la beauté comparee
À deux Soleils, dont Amour finement
Tira les trets causez de ton tourment ?
Ou estes vous, pleurs de peu de duree ?
Et Mort par qui deuoit estre honoree
Ta ferme amour & iteré serment ?
Donques c'estoit le but de ta malice
De m'asseruir sous ombre de seruice ?
Pardonne moy, Ami, à cette fois,
Estant outree & de despit & d'ire :
Mais ie m'assure, quelque part que tu sois,
Qu'autant que moy tu soufres de martire.

XXIIII.

Ne reprenez, Dames, si i'ay aymé :
Si i'ay senti mile torches ardantes,
Mile trauaus, mile douleurs mordantes :
Si en pleurant, i'ay mon tems consumé,
Las que mon nom n'en soit par vous blamé.
Si i'ay failli, les peines sont presentes,
N'aigrissez point leurs pointes violentes :
Mais estimez qu'Amour, à point nommé,
Sans votre ardeur d'un Vulcan excuser,
Sans la beauté d'Adonis acuser,
Pourra, s'il veut, plus vous rendre amoureuses :
En ayant moins que moy d'ocasion,
Et plus d'estrange & forte passion.
Et gardez vous d'estre plus malheureuses.
fin des evvres de lovïze

labe' lionnoize.

AVX POËTES DE LOVÏZE LABE'

SONNET.

Vous qui le los de Louïze escriuez,

Gardez les phrases qui vous marquent.

Sur Classiques.app, sélectionnez un passage, puis « Sauver » : il rejoint vos listes de citations. Une liste par thème, par cours, par projet.

Essayer sur ce passage

Gratuit, un compte en dix secondes avec Google.

classiques.app/livres/louise-labe/oeuvres-louise-labe

Le livre continue à la page suivante.

Et qui auez, par gaye fantasie
Cette beauté, votre suget, choisie,
Voyez quel bien pour vous, vous poursuiuez.
Elle des dons des Muses cultiuez,
S'est pour soymesme & pour autrui saisie :
Tant qu'en louant sa dine Poësie,
Mieus que par vous par elle vous viuez.
Laure ut besoin de faueur empruntee,
Pour de renom ses graces animer :
Louïze autant en beauté reputee,
Trop plus se fait par sa plume estimer.
Et de soymesme elle se faisant croire,
À ses loueurs est cause de leur gloire.

ESCRIZ DE diuers Poëtes, à la louenge de LOVÏZE LABE' LIONNOIZE.

Εἰς ᾠδὰς Λοΐσης Λαβάιας.

Τὰς Σαπφοῦς ᾠδὰς γλυκυφώνου ἃς ἀπόλεσσεν
Ἡ παμφάγου χρόνου βίη,
Μειλιχίῳ Παφίης καὶ ἐρωτων νῦν γὲ Λαβαίη
Κόλπῳ τραφεῖσ' ἀνήγαγε.
Εἰ δὲ τις ὡς καινὸν θαυμάζει, καὶ πόθεν ἐστὶ,
Φησὶν, νέη ποιήτρια ;
Γνοίη ὡς γοργὸν, καὶ ἄκαμπτον, δυστυχέουσα
Ἔχει Φαών' ἐρώμενον :
Τοῦ πληχθεῖσα φυγῇ, λιγυρὸν μέλος ἦρξε τάλαινα
Χορδαῖς ἐναρμόζειν λύρης.
Σφόδρα δὲ πρὸς ταύτας ποιήσεις οἶστρ' ἐνίησι
Παιδῶν ἐρᾷν ὑπερηφάνων.

De Aloysæ Labæ osculis.

Iam non canoras Pægasidas tuis
Assuesce votis : nil tibi Cynthius
Fontisue Dircæi recessus

Profuerint, vel inanis Euan.
Sed tu Labææ basia candidæ
Imbuta poscas nectare, quæ rosas
Spirant amaracosque molles :
Et violas, Arabumque succos.
Non illa summis dispereunt labris,
Sed quà reclusis obicibus patet
Inerme pectus, suaueolentis
Oris aculeolo calescit.
Illo medullæ protinus æstuant,
Et dissolutis spiritus omnibus
Nodis in ore suauiantis
Lenius emoritur Labææ.
Hoc plenus æstro (dicere seu lubet
Sectis puellas vnguibus acriter
Depræliantes, aut inustam
Dente notam labiis querenteis :
Cæliue motus & redeuntia
Anni vicissim tempora : nec suo
Fulgore lucentem Dianam,
Sideribusue polos micanteis.
Dignum Labææ basiolis melos
Quod voce mistis cum fidibus canat)
Dices coronatus quod aureis
Cecropias Latiasque pungat.

En grace du Dialogue d'Amour, & de Folie, Euure de D. Louïze Labé Lionnoize.

Amour est donq pure inclinacion
Du Ciel en nous, mais non necessitante :
Ou bien vertu, qui nos cœurs impuissante
À resister contre son accion ?
C'est donq de l'ame une alteracion
De vain desir legerement naissante
À tout obiet de l'espoir perissante,
Comme muable à toute passion ?
Ia ne soit crù, que la douce folie
D'un libre Amant d'ardeur libre amollie
Perde son miel en si amer Absynte,
Puis que lon voit un esprit si gentil
Se recouurer de ce Chaos sutil,
Ou de Raison la Loy se laberynte.
non si non la.

En contemplacion de D. Louïze Labé.

Quel Dieu graua cette magesté douce
En ce gay port d'une pronte allegresse ?
De quel liz est, mais de quelle Deesse
Cette beauté, qui les autres destrousse ?
Quelle Syrene hors du sein ce chant pousse,
Qui deceuroit le caut Prince de Grece ?
Quels sont ces yeus, mais bien quel Trofee est ce,
Qui tient d'Amour l'arc, les trets & la trousse ?
Ici le Ciel liberal me fait voir
En leur parfait, grace, honneur, & sauoir,
Et de vertu le rare témoignage :
Ici le traytre Amour me veut surprendre :
Ah ! de quel feu brule un cœur ia en cendre ?
Comme en deus pars se peut il mettre en gage ?
P. D. T.

À D. Louïze Labé, sur son portrait.

Iadis un Grec sus une froide image,
Que consacra Praxitele à Cyprine,
Rafrechissant son ardente poitrine
Rendit du maitre admirable l'ouurage.
Las ! peu s'en faut qu'à ce petit ombrage,
Reconnoissant ta bouche coralline,
Et tous les trais de ta beauté diuine,
Ie n'aye autant porté de témoignage.
Qu'ust fait ce Grec si cette image nue
Entre ses bras fust Venus deuenue ?
Que suis ie lors quand Louïze me touche,
Et l'accollant d'un long baiser me baise ?
L'ame me part, & mourant en cet aise,
Ie la reprens ia fuiant en sa bouche.

SONNET.

Ie laisse apart Meduse, & sa beauté,
Qui transmuoit en pierre froide & dure,
Ceus qui prenoient à la voir trop de cure,
Pour admirer plus grande nouueauté :
Et reciter la douce cruauté
De belle à soy, qui fait bien plus grand' chose,
Lors qu'en son tout grace naiue enclose

Veut eslargir sa douce priuauté.
Car d'un corps fait au comble de son mieus,
Du vif mourant contournement des yeus,
À demi clos tournant le blanc en vuë :
Puis d'un soupir mignardement issant,
Auant l'apas d'un souzris blandissant,
Les regardans en soymesme transmue.
devoir de voir.

À celle qui n'est seulement à soy belle.

Si le Soleil ne peut tousiours reluire,
Fuir ne faut pourtant tout ce qui luit,
Car si au Ciel quelqu'autre flamme duit,
Sans le Soleil peut bien la clarté luire.
Mais quoy ? sans lui, las ! on la veut reduire
Au seul plaisir d'un Astre radieus,
Qui autre part d'esclairer enuieus,
Par ce moyen peut à la clarté nuire.
Las ! quel Climat lui sera donq heureus,
N'ayant faueur que par l'Astre amoureus,
Ou viue meurt cette lueur premiere ?
Si d'autre espoir de sa propre vertu
N'est par effet son lustre reuétu,
Sous tel Phebus s'esteindra sa lumiere.
devoir de voir.

Autre à elle mesme.

Voyez, Amans, voyez si la pitié
À mon secours or' à tort ie reclame :
Du haut, ou bas, rien n'est, fors ma poure ame,
Qui n'ait gouté quelque fruit d'amitié.
Par quel destin, las ! toute autre moitié
La mienne fuit ? suiuant l'ingrate trace
De celle là, dont esperant la grace,
Acquis ie n'ay que toute inimitié ?
Ô douce Mort (à tous plus qu'à soy belle)
À ta clarté ne sois ainsi rebelle,
Ains doucement la fais en toy mourir :
Si tu ne veus par façon rigoureuse
Sans aliment la rendre tenebreuse :
Car ia l'esteint, qui la peut secourir.

À D. Louïze, des Muses ou premiere ou dizieme couronnante la troupe.

Nature ayant en ses Idees pris
Vn tel suget, qu'il surpassoit son mieus :
De grace ell' ùt pour l'illustrer des Dieus
Otroy entier du plus supernel pris :
Dont elle put l'Vniuers rendre espris,
Ouurant l'amas des influz bienheureus,
Duquel le rare epuré par les Cieus
Atire encor le bien né des esprits.
Dieus qui soufrez flamboyer tel Soleil
À vous egal, à vous le plus pareil,
Témoin le front de sa beauté premiere,
Permettrez vous chose si excellente
Patir l'horreur d'Atrope palissante,
Ne la laissant immortelle lumiere ?
d'immortel zele.

SONETTO.

Qui doue in braccio al Rodano si vede
Girne le Sona queta, si ch' à pena
Scorger si può là doue l'onde mena,
Si lenta muoue entr' al suo letto il piede :
Giunsi punto d'Amor, cinto di Fede,
Di speme priuo, e colmo de la pena,
Ch' all' Alma (pria d'ogni dolcezza piena)
Fa di tutto il piacere aperte prede ;
E mouendo i sospiri à chiamar voi
(Lungi dal vostro puro aër' sereno)
Sperai vinto dal sonno alta quiete :
Ma tosto vdij dirmi da voi : Se i tuoi
Occhi son tristi e molli, i miei non meno,
Così sempre per noi pianto si miete.

SONETTO.

Ardo d'un dolce fuoco, e quest' ardore
Smorzar non cerco, anzi m'è caro tanto,
Che lieto in mezo de le fiamme io canto
Le vostre lodi e' l sopran vostro honore ;
E chieggio in guiderdone al mio Signore

Che non mi dia cagion d'eterno pianto ;
Ma d'un' istesso fuoco hoggi altrettanto
Vi porga si ch' ogn' hor n'auuampi il cuore.
Amor seco ogni ben mai semper apporta,
Quando d'un par disio due Petti inuoglia :
Ma s'un ne lascia, è morte atroce e ria :
Siatemi dunque voi sicura scorta :
Suegliate homai questa grauosa spoglia,
Ch' à voi consacrero la penna mia.

*

Auuenturosi fiori,
Che così dolce seno,
Che così care chiome in guardia haueste ;
Benedetto il sereno
Aër' doue nasceste ;
E' que' mille colori
Di cui natura in voi vaga si piacque :
Ben' fù dolce destino
Il vostro, é quel' mattino
Che si felice al morir' vostro nacque :
Vinchino hor' vostri odori
Gli odorosi Sabei, gli Arabi honori.
Dolce Luisa mia
Che tanto bella sete,
Quanto esser' vi volete : E' come il core
Hauete sculto amore, e cortesia :
Tal' ne gli occhi di lor' si scorge traccia :
Da queste dolci braccia,
Da questi ardenti baci, anima bella,
Morte sola mi suella
Ne vnqua mai fra noi maggior' si sia
Paura é gelosia.
Altra luce non veggio :
Altro sole, alma bella,
Fuor' che i vostri occhi santi
Non ho : é questi hor' chieggio
Sol' per mia guida é stella
Sempre come hor' sereni.
A voi beati amanti
Altra inuidia, altro zelo
Non haurò mai : se il cielo
Vuol' che io mia vita meni

In cosi fatta guisa
A i dolci raggi lor' dolce Luisa.

Estreines, à Dame Louïze Labé

Louïze est tant gracieuse & tant belle,
Louïze à tout est tant bien auenante,
Louïze ha l'œil de si viue estincelle,
Louïze ha face au corps tant conuenante,
De si beau port, si belle & si luisante,
Louïze ha voix que la Musique auoue,
Louïze ha main qui tant bien au lut ioue,
Louïze ha tant ce qu'en toutes on prise,
Que ie ne puis que Louïze ne loue,
Et si ne puis assez louer Louïze.

À D. L. L.

Ton lut hersoir encor se resentoit
De ta main douce, & gozier gracieus,
Et sous mes doits sans leur ayde chantoit :
Quand un Demon, ou sur moy enuieus,
Ou de mon bien se feignant soucieus,
Me dit : c'est trop sus un lut pris plaisir.
N'aperçois tu un furieus desir
Cherchant autour de toy une cordelle,
Pour de ton cœur la Dame au lut saisir ?
Et, ce disant, rompit ma chanterelle.

Épitre à ses amis, des gracieusetez de D. L. L.

Que faites vous, mes compagnons,
Des cheres Muses chers mignons ?
Au' ous encore en notre absence
De votre Magny souuenance ?
Magny votre compagnon dous,
Qui ha souuenance de vous
Plus qu'assez, s'une Damoiselle
Sa douce maitresse nouuelle
Qui l'estreint d'une estroite Foy
Le laisse souuenir de soy.
Mais le Pouret qu'Amour tourmente
D'une chaleur trop vehemente,

En oubli le Pouret ha mis
Soymesme & ses meilleurs amis :
Et le Pouret à rien ne pense,
Et si n'a de rien souuenance,
Mais seulement il lui souuient
De la maitresse qui le tient :
Et rien sinon d'elle il ne pense
N'ayant que d'elle souuenance.
Et tout brulé du feu d'amours
Passe ainsi les nuits & les iours,
Sous le ioug d'une Damoiselle
Sa douce maitresse nouuelle,
Qui le fait ore esclaue sien,
Ataché d'un nouueau lien :
Qui le cœur de ce miserable
Brule d'un feu non secourable,
Si le secours soulacieus
Ne lui vient de ses mesmes yeus,
Qui premiers sa flamme alumerent,
Qui premiers son cœur enflammerent,
Et par qui peut estre adouci
L'amoureus feu de son souci.
Mais ny le vin ny la viande,
Tant soit elle douce & friande,
Ne lui peuuent plus agreer.
Rien ne pourroit le recreer ;
Non pas les gentilesses belles
De ces gentiles Damoiselles,
De qui la demeure lon met
Sur l'Heliconien sommet,
Qu'il auoit tousiours honorees,
Qu'il auoit tousiours adorees
Des son ieune âge nouuelet,
Encores enfant tendrelet.
Adieu donq Nynfes, adieu belles,
Adieu gentiles Damoiselles,
Adieu le Chœur Pegasien,
Adieu l'honneur Parnasien.
Venus la mignarde Deesse,
De Paphe la belle Princesse,
Et son petit fils Cupidon
Me maitrisent de leur brandon.
Vos chansons n'ont point de puissance
De me donner quelque allegeance
Aus tourmens qui tiennent mon cœur,

Genné d'une douce langueur
Ie n'ay que faire de vous, belles :
Adieu, gentiles Damoiselles :
Car ny pour voir des monceaus d'or
Assemblez dedens un tresor,
Ny pour voir flofloter le Rone,
Ny pour voir escouler la Sone,
Ny le gargouillant ruisselet,
Qui coulant d'un bruit doucelet,
A dormir, d'une douce enuie,
Sur la fresche riue conuie :
Ny par les ombreus arbrisseaus
Le dous ramage des oiseaus,
Ny violons, ny espinettes,
Ny les gaillardes chansonnettes,
Ny au chant des gayes chansons
Voir les garces & les garçons
Fraper en rond, sans qu'aucun erre,
D'un branle mesuré, la terre.
Ny tout celà qu'a de ioyeus
Le renouueau delicieus,
Ny de mon cher Giués (qui m'ayme
Comme ses yeus) le confort mesme,
Mon cher Giués, qui comme moy
Languit en amoureus émoy,
Ne peuuent flater la langueur
Qui tient genné mon poure cœur :
Bien que la mignarde maitresse,
Pour qui ie languis en détresse,
Contre mon amoureus tourment
Ne s'endurcisse fierement,
Et bien qu'ingrate ne soit celle,
Celle gentile damoiselle
Qui fait d'un regard bien humain,
Ardre cent feus dedens mon sein.
Mais que sert toute la caresse
Que ie reçoy de ma maitresse ?
Et que me vaut passer les iours
En telle esperance d'amours,
Si les nuiz de mile ennuiz pleines
Rendent mes esperances veines ?
Et les iours encor pleins d'ennuis,
Qu'absent de la belle ie suis ?
Quand ie meurs, absent de la belle,
Ou quand ie meurs present pres d'elle

N'osant montrer (ô dur tourment !)
Comment ie l'ayme ardantement ?
Celui vraiment est miserable
Qu'Amour, voire estant fauorable,
Rend de sa flame langoureus.
Chetif quiconque est amoureus,
Par qui si cher est estimee
Vne si legere fumee
D'un plaisir suiui de si pres
De tant d'ennuiz qui sont apres.
Si áy ie aussi cher estimee
Vne si legere fumee.

Des beautez de d. l. l.

Ou print l'enfant Amour le fin or qui dora
En mile crespillons ta teste blondissante ?
En quel iardin print il la roze rougissante
Qui le liz argenté de ton teint colora ?
La douce grauité qui ton front honora,
Les deus rubis balais de ta bouche allechante,
Et les rais de cet œil qui doucement m'enchante,
En quel lieu les print il quand il t'en decora ?
D'ou print Amour encor ces filets & ces lesses
Ces haims & ces apasts que sans fin tu me dresses
Soit parlant ou riant ou guignant de tes yeus ?
Il print d'Herme, de Cypre, & du sein de l'Aurore,
Des rayons du Soleil, & des Graces encore,
Ces atraits & ces dons, pour prendre hommes & Dieus.

À elle mesme.

Ô ma belle rebelle,
Las que tu m'es cruelle !
Ou quand d'un dous souzris
Larron de mes esprits,
Ou quand d'une parole
Si mignardement mole,
Ou quand d'un regard d'yeus
Traytrement gracieus,
Ou quand d'un petit geste
Non autre que celeste,
En amoureuse ardeur
Tu m'enflammes le cœur.

Ô ma belle rebelle,
Las que tu m'es cruelle !
Quand la cuisante ardeur
Qui me brule le cœur,
Veut que ie te demande
À sa brulure grande
Vn rafrechissement
D'un baiser seulement.
Ô ma belle rebelle,
Que tu serois cruelle !
Si d'un petit baiser
Ne voulois l'apaiser,
Au lieu d'alegement
Acroissant mon tourment.
Me puisse-ie un iour, dure,
Vanger de cette iniure :
Mon petit maitre Amour
Te puisse outrer un iour,
Et pour moy langoureuse
Il te face amoureuse,
Comme il m'a langoureus
Pour toy fait amoureus.
Alors par ma vengeance
Tu auras connoissance
Que vaut d'un dous baiser
Vn Amant refuser.
Et si ie te le donne,
Ma gentile mignonne,
Quand plus fort le desir
En viendroit te saisir :
Lors apres ma vengeance,
Tu auras connoissance
Quel bien fait, d'un baiser
L'Amant ne refuser.

Double Rondeau, à elle.

Estant nauré d'un dard secrettement,
Par Cupidon, & blessé à outrance,
Ie n'osois pas declairer mon tourment
Saisi de peur, delaissé d'esperance,
Mais celui seul, qui m'auoit fait l'ofense,
M'a asseuré, disant, que sans ofense
Ie pouuois bien mon ardeur deceler,

Ce que i'ay fait sans plus le receler,
Estant nauré.

À une donq pourement assuré,
Creingnant bien fort d'elle estre refusé,
Ay declairé du tout ma doleance :
Et sur mon mal hardiment excusé
Lui supliant me donner allegeance,
Ou autrement ie perdrois pacience
Estant nauré.

Au mien propos ha si bien respondu
Celle que i'ay plus chere que mon ame,
Et mon vouloir sagement entendu,
Que ie consens qu'il me soit donne blame
Si ie l'oublie : car elle m'a rendu
Le sens, l'esprit, l'honneur, le cœur & l'ame
Estant nauré.

Ode en faueur de D. Louïze Labé à son bon Signeur. d. m.

Muses, filles de Iupiter,
Il nous faut ores aquiter
Vers ce docte & gentil Fumee,
Qui contre le tems inhumain
Tient vos meilleurs trets en sa main,
Pour paranner sa renommee.
Ie lui dois, il me doit aussi :
Et si i'ay ores du souci
Pour faire mon payment plus dine,
Ie le voy ores deuant moy
En un aussi plaisant émoy
Pour faire son Ode Latine.
Mais par ou commencerons nous ?
Dites le, Muses : car sans vous
Ie ne suis l'ignorante tourbe,
Et sans vous ie ne peu chanter
Chose, qui puisse contenter
Le pere de la lyre courbe.
Quand celui qui iadis naquit
Dens la tour d'erein, que conquit
Iupiter d'une caute ruse,
Vt trenché le chef qui muoit
En rocher celui qu'il voyoit,



Classiques.app retient la ligne où vous vous arrêtez.

Commencez sur l'ordinateur, continuez sur le téléphone, à la même ligne. Il suffit d'un compte.

Reprendre ici, en ligne

Gratuit, un compte en dix secondes avec Google.

classiques.app/livres/louise-labe/oeuvres-louise-labe

Le livre continue à la page suivante.

Le chef hideus de la Meduse :
Adonques par l'air s'en allant,
Monté sur un cheual volant,
Il portoit cette horrible teste :
Et ia desia voisin des Cieus
Il faisoit voir en mile lieus
La grandeur de cette conqueste.
Tandis du chef ainsi trenché
Estant freschement arraché,
Distiloit du sang goute à goute :
Qui soudein qu'en terre il estoit,
Des fleurs vermeilles enfantoit,
Qui changeoient la campagne toute,
Non en Serpent, non en ruisseau,
Non en Loup, & non en oiseau,
En pucelle, Satire, ou Cyne :
Mais bien en pierre : faisant voir
Par un admirable pouuoir
La vertu de leur origine.
Et c'est aussi pourquoy ie crois,
Que fendant l'air en mile endrois
Sur mile estrangeres campagnes,
À la fin en France il vola,
Ou du chef hideus s'escoula
Quelque sang entre ces montagnes :
Mesmement aupres de ce pont
Opposé viz à viz du mont,
Du mont orguilleus de Foruiere :
En cet endroit ou ie te vois
Egaier meinte & meinte fois
Entre l'une & l'autre riuiere.
Car deslors que fatalement
I'en aprochay premierement,
Ie vis des la premiere aproche
Ie ne say quelle belle fleur :
Qui soudein m'esclauant le cœur
Le fit changer en une roche.
Ie viz encor tout à lentour
Mile petis freres d'Amour,
Qui menoient mile douces guerres :
Et mile creintifs amoureus
Qui tous comme moy langoureus
Auoient leurs cœurs changez en pierres.
Depuis estant ainsi rocher,
Ie viz pres de moy aprocher

Vne Meduse plus acorte
Que celle dont s'arme Pallas,
Qui changea iadis cet Atlas
Qui le Ciel sur l'eschine porte.
Car elle ayant moins de beautez,
De ces cheueus enserpentez
Faisoit ces changemens estranges :
Mais cetteci, d'un seul regard
De son œil doucement hugard
Fait mile plus heureus eschanges.
Celui qui voit son front si beau,
Voit un ciel, ainçois un tableau
De cristal, de glace, ou de verre :
Et qui voit son sourcil benin,
Voit le petit arc hebenin,
Dont Amour ses traits nous desserre.
Celui qui voit son teint vermeil,
Voit les roses qu'à son réueil
Phebus épanit & colore :
Et qui voit ses cheueus encor,
Voit dens Pactole le tresor
Dequoy ses sablons il redore.
Celui qui voit ses yeus iumeaus,
Voit au ciel deus heureus flambeaus,
Qui rendent la nuit plus serene :
Et celui qui peut quelquefois
Escouter sa diuine voix
Entend celle d'une Sirene.
Celui qui fleure en la baisant
Son vent si dous & si plaisant,
Fleure l'odeur de la Sabee :
Et qui voit ses dens en riant
Voit des terres de l'Orient
Meinte perlette desrobee.
Celui qui contemple son sein
Large, poli, profond & plein,
De l'Amour contemple la gloire,
Et voit son teton rondelet,
Voit deus petis gazons de lait,
Ou bien deus boulettes d'iuoire.
Celui qui voit sa belle main,
Se peut asseurer tout soudein
D'auoir vù celle de l'Aurore :
Et qui voit ses piez si petis,
S'asseure que ceus de Thetis

Heureus il ha pù voir encore.
Quant à ce que l'acoutrement
Cache, ce semble, expressement
Pour mirer sur ce beau chef d'euure,
Nul que l'Ami ne le voit point :
Mais le grasselet embonpoint
Du visage le nous descœuure.
Et voilà comment ie fuz pris
Aus rets de l'enfant de Cypris,
Esprouuant sa douce pointure :
Et comme une Meduse fit,
Par un dommageable proufit,
Changer mon cœur en pierre dure.
Mais c'est au vray la rarité
De sa grace & de sa beaute,
Qui rauit ainsi les personnes :
Et qui leur ôte cautement
La franchise & le sentiment,
Ainsi que faisoient les Gorgonnes.
Le Tems cette grand' fauls tenant
Se vét de couleur azuree,
Pour nous montrer qu'en moissonnant
Les choses de plus de duree,
Il se gouuerne par les Cieus :
Et porte ainsi la barbe grise,
Pour faire voir qu'Hommes & Dieus
Ont de lui leur naissance prise.
Il assemble meinte couleur
Sur son azur, pource qu'il treine
Le plaisir apres la douleur
Et le repos apres la peine :
Montrant qu'il nous faut endurer
Le mal, pensant qu'il doit fin prendre,
Comme l'Amant doit esperer,
Et merci de sa Dame atendre.
Il porte sur son vétement,
Vn milier d'esles empennees,
Pour montrer comme vitement
Il s'en vole auec nos annees :
Et s'acompagne en tous ses faits
De cette gente Damoiselle,
Confessant que tous ses efets
N'ont grace ne vertu sans elle.
Elle s'apelle Ocasion
Qui chauue par derriere porte,

Sous une docte allusion,
Ses longs cheueus en cette sorte :
À fin d'enseigner à tous ceus
Qui la rencontrent d'auenture,
De ne se montrer paresseus
À la prendre à la cheuelure.
Car s'elle se tourne & s'en fuit,
En vain apres on se trauaille :
Sans espoir de fruit on la suit.
Le Tems ce dous loisir nous baille,
De pouuoir gayement ici
Dire & ouir meintes sornettes,
Et adoucir notre souci,
En contant de nos amourettes.
Le Tems encore quelquefois
Admirant ta grace eternelle,
Chantera d'une belle voix
D'Auanson ta gloire eternelle :
Mais or' l'ocasion n'entend
Que plus long tems ie l'entretienne,
Creingnant perdre l'heur qui m'atend
Ou qu'autre masque ne suruienne.

MADRIGALE.

Arse cosi per voi, Donna, il mio core
Il primo di ch' intento vi mirai,
Che certo mi pensai
Che nò potesse in me crescere piu ardore :
Ma in voi belta crescendo d'hor' in hora,
Cresc' in me il fuoco ancora.
Il qual nò potra mai crescer' si pocco,
Ch' altro no saro piu che fiumme e fuoco.

ODE.

Toute bonté abondante
Aus gouuerneurs des saints Cieus,
Vn, qui de main foudroyante
Estonne mortels & Dieus,
Ensemença ces bas lieus
De diuersité d'atomes
Formez de ce vertueus
Surpassant celui des hommes.

Lesquels d'une destinee
Sous quelque fatal heureus,
Pour former une bien nee
Furent ensemble amoureus :
Et goutant le sauoureus,
Lequel ou l'Amour termine,
Ou le rend plus doucereus,
La font voir chose diuine.
Mesmement si familiere
À la troupe des neuf Seurs,
Qu'elles l'ont pour leur lumiere
Fait lampeger en leurs chœurs :
Là receuant les honneurs
De ceus, qu'on n'a laissé boire
Aus sourses & cours donneurs
De perpetuelle gloire.
Elle le fait aparoitre
Au docte de ses escriz,
Qu'on voit iournellement naitre,
Et deuancer les esprits,
Qui auoient gaigné le pris
D'estre mieus luz en notre aage.
Ô feminin entrepris
De l'immortalite gage !
Qui une flame amoureuse,
Qui mieus les passionnez,
Et de veine plus heureuse
Discerne les aptes nez,
Et à l'Amour fortunez,
De ceus, lesquels à outrance
Seront tousiours mal menez,
Et repuz d'une esperance ?
Qui de langue plus diserte
Fait le Musagete orer
Contre l'eloquence experte
Du Dieu, qui peut atirer
Par le caut de son parler
L'erreur à la vraye trace ?
Qui pres d'eus peut sommeiller,
Comme elle, sur le Parnasse ?
Donq que sur ses temples vole
Ce vert entortillonné
Pris de la ramure mole
De la fuyarde Daphné,
Et doctement façonné

Pour orner la seur de celle,
Qui sortit, le coup donné,
En armes, de la ceruelle.

Sonnet à D. L. L. par A. F. R.

Si de ceus qui ne t'ont connue, qu'en lisant
Tes Odes & Sonnets, Louïze, es honoree :
Si ta voix de ton lut argentin temperee,
D'arrester les passans est moyen sufisant :
Et si souuent tes yeus d'un seul rayon luisant
Ont meinte ame en prison pour t'adorer serree :
Tu te peus bien de moy tenir toute asseuree.
Car si iamais ton œil sus un cœur fut puissant,
Il ha esté sur moy, & fait meinte grand' playe :
Telle grace à chanter, baller, sonner te suit,
Qu'à rompre ton lien ou fuir ie n'essaye.
Tant tes vers amoureus t'ont donné los & bruit,
Qu'heureus me sens t'auoir non le premier aymee,
Mais prisé ton sauoir auant la renommee.

À Dame Louïze Labé, Lionnoize, la comparant aus Cieus.

Sept feus on voit au Ciel, lesquels ainsi
Sont tous en toy meslez ensemblement.
Phebé est blanche : & tu es blanche aussi.
Mercure est docte : & toy pareillement.
Venus tousiours belle : semblablement
Belle tousiours à mes yeus tu te montre.
Tout de fin or est le chef du Soleil :
Le tien au sien ie voy du tout pareil.
Mars est puissant : mais il creint ta rencontre.
Iupiter tient les Cieus en sa puissance :
Ta grand' beauté tient tout en son pouuoir.
Saturne au Ciel ha la plus haute essence :
Tu as aussi la douce iouissance
Du plus haut heur qu'autre pourroit auoir.
Donq qui veut voir les grans dons, que les Dieus
Ont mis en toy, qu'il contemple les Cieus.

Des louenges de Dame Louïze Labé, Lionnoize.

Il ne faut point que i'apelle
Les hauts Dieus à mon secours,
Ou bien la bande pucelle
Pour m'ayder en mon discours.
Puis que les Dieus, de leur grace,
Les saintes Muses, les Cieus
Ont tant illustré la face,
Le corps, l'esprit curieus
De celle, dont i'apareille
La louenge nompareille,
Ie congnoy bien clerement
Que toute essence diuine
Me fauorise, & s'encline
À ce beau commencement.
Sus sus donq, blanche senestre,
Fay tes resonans effors ;
Et toy, ô mignarde destre,
Chatouille ses dous acors :
Chantons la face angelique,
Chantons le beau chef doré,
Si beau, que le Dieu Delphique
D'un plus beau n'est decoré.
N'oublions en notre metre
Comme elle osa s'entremettre
D'armer ses membres mignars :
Montrant au haut de sa teste
Vne espouuentable creste
Sur tous les autres soudars.
Ô noble, ô diuin chef d'euure
Des Dieus hauteins tous puissans,
Au moins meintenant descœuure
Tes yeus tous resiouissans,
Pour voir ma Muse animee,
Qui de sa robuste main
Haussera ta renommee,
Trop mieus que ce vieil Rommein,
Qui sa demeure ancienne,
La terre Saturnienne
Delaissa pour ta beauté,
À fin qu'à toy rigoureuse
Il fut hostie piteuse
En sa ferme loyauté.
La Muse docte diuine

Du vieillard audacieus,
Par le vague s'achemine
Pour t'enleuer iusqu'aus Cieus :
Mais la Parque naturelle
Dens les Iberiens chams
Courut desemplumer l'aile
De ses pleurs, & de ses chants :
Enuoyant en sa vieillesse,
Malseant en ta ieunesse,
Son corps, au tombeau ombreus :
Et son ame enamouree
En l'obscure demouree
Des Royaumes tenebreus.
Dieus des voutes estoilees,
Qui en perdurable tour
Retiennent emmantelees
Les terres, tout à l'entour :
Permetez moy que ie viue
Des ans le cours naturel,
À fin qu'à mon gré i'escriue
En un ouurage eternel,
De cette noble Deesse
La beauté enchanteresse,
Ce qu'elle ha bien merité :
Et qu'en sa gloire immortelle,
On voye esbahie en elle
Toute la posterité.
Ainsi que Semiramide,
Qui feingnant estre l'enfant
De son mari, print la guide
Du Royaume trionfant,
Puis démantant la Nature
Et le sexe feminin
Hazarda à l'auenture
Son corps iadis tant benin,
Courant furieuse en armes
Parmi les Mores gendarmes,
Et es Indiques dangers
De sa rude simeterre
Renuersant dessus la terre
Les escadrons estrangers.
Ainsi qu'es Alpes cornues
(Qui, soit Hiuer soit Esté,
Ont tousiours couuert de nues
Le front au Ciel arresté)

On voit la superbe teste
D'un roc de[1] *pins emplumé,*
Rauie par la tempeste
De son corps acoutumé,
En roullant par son orage
Froisser tout le labourage,
Des Beufs les ápres trauaus,
Ne laissant rien en sa voye
Qu'en pieces elle n'enuoye,
Cherchant les profondes vaux :
Ou comme Penthasilee,
Qui pour son ami Hector
Combatoit entremeslee
Par les Grecs, aus cheueus d'or,
Ores de sa roide lance
Enferrant l'un au trauers,
Or' du branc en violance
Trebuchant l'autre à l'enuers :
Et ainsi que ces pucelles
Qui l'une de leurs mammelles
Se bruloient pour s'adestrer
Aus combas & entreprises
Aus bons guerroyeurs requises,
Pour l'ennemi rencontrer :
Louïze ainsi furieuse
En laissant les habiz mols
Des femmes, & enuieuse
De bruit, par les Espagnols
Souuent courut, en grand' noise,
Et meint assaut leur donna,
Quand la ieunesse Françoise
Parpignan enuironna.
Là sa force elle desploye,
Là de sa lance elle ploye
Le plus hardi assaillant :
Et braue dessus la celle
Ne demontroit rien en elle
Que d'un cheualier vaillant.
Ores la forte guerriere
Tournoit son destrier en rond :
Ores en une carriere
Essayoit s'il estoit pront :
Branlant en flots son panache,

[1] Apherese pour sapins.

Soit quand elle se iouoit
D'une pique, ou d'une hache,
Chacun Prince la louoit :
Puis ayant à la senestre
L'espee ceinte, à la destre
La dague, enrichies d'or,
En s'en allant toute armee
Ell' sembloit parmi l'armee
Vn Achile, ou un Hector.
L'orguilleus fils de Clymene
Nous peut bien auoir apris
Qu'il ne faut par gloire vaine
Qu'un grand trein soit entrepris.
L'entreprise qui est faite
Sans le bon conseil des Dieus
N'a point, ainsi qu'on souhaite,
Son dernier efet ioyeus :
Ainsi cette belliqueuse
Ne fut iamais orguilleuse :
Telle au camp elle n'alla :
Ains ce fut à la priere
De Venus, sa douce mere,
Qui un soir lui en parla.
Vn peu plus haut que la plaine,
Ou le Rone impetueus
Embrasse la Sone humeine
De ses grands bras tortueus,
De la mignonne pucelle
Le plaisant iardin estoit,
D'une grace & façon telle
Que tout autre il surmontoit :
En regardant la merueille
De la beauté nompareille
Dont tout il estoit armé,
Celui bien on l'ust pù dire
Du iuste Roy de Corcyre
En pommes tant renommé.
À l'entree on voyoit d'herbes,
Et de thin verflorissant,
Les lis & croissans superbes
De notre Prince puissant :
Et tout autour de la plante
De petits ramelets vers
De marioleine flairante
Estoient plantez ces six vers :

DV TRESNOBLE ROY DE FRANCE
LE CROISSANT NEVVE ACROISSANCE
DE IOVR EN IOVR REPRENDRA,
IVSQVES À TANT QVE SES CORNES
IOINTES SANS AVCVNES BORNES
EN VN PLEIN ROND IL RENDRA.

Tout autour estoient des treilles
Faites auec un tel art,
Qu'aucun n'ust sù sans merueilles
Là espandre son regard :
La voute en estoit sacree
Au Dieu en Inde inuoqué,
Car elle estoit accoutree
Du sep au raisin musqué :
Les coulomnes bien polies
Estoient autour enrichies
De Romarins & Rosiers,
Lesquels faciles à tordre
S'entrelassoient en bel ordre
En mile neus fais d'osiers.
Au milieu pour faire ombrage
Estoient meints arceaus couuers
De Coudriers, & d'un bocage
Fait de cent arbres diuers :
Là l'Oliue palissante
Qu'Athene tant reclama,
Et la branche verdissante
Qu'Apolon iadis ayma :
Là l'Arbre droit de Cibelle,
Et le ceruerin rebelle
Au plaisir venerien :
Auec l'obscure ramee
Par Phebe iadis formee
Du corps Cyparissien.
Sous cette douce verdure,
Soit en la gaye saison,
Ou quand la triste froidure
Nous renferme en la maison,
Tarins, Rossignols, Linotes
Et autres oiseaus des bois
Exercent en gayes notes
Les dous iargons de leurs voix :
Et la vefue tourterelle
Y pleint & pleure à par elle

Son amoureus tout le iour :
De sa parole enrouee
À pleints & à pleurs vouee
Efroyant l'air tout autour.
Et à fin qu'à beauté telle
Rien manquer on ne pust voir,
De la beauté naturelle
Qu'un beau iardin peut auoir,
Il y ut une fonteine,
Dont l'eau coulant contre val
En sautant hors de sa veine
Sembloit au plus cler cristal :
Elle ne fut point ornee,
Ny autour enuironnee
De beaus mirtes Cipriens,
Ny de buis, ny d'aucun arbre,
Ny de ce precieus marbre
Qu'on taille es monts Pariens :
Mais elle estoit tapissee
Tout l'enuiron de ses bors,
Ou son onde courroucee
Murmuroit ses dous acors,
D'herbe tousiours verdoyante,
Peinte de diuerses fleurs,
Qui en l'eau dousondoyante
Mesloient leurs belles couleurs.
Qui ust regardé la teste
D'un Narcisse qui s'arreste
Tout panchant le col sur l'eau,
On ust dit que son courage
Contemploit encor l'image
Qui trop & trop lui fut beau.
Aussi par cette verdure
Estoit le iaune Souci,
Qui encor la peine dure
De ses feus n'a adouci :
Ains touiours se vire & tourne
Vers son Ami qu'il veut voir,
Soit au matin, qu'il aiourne,
Ou quand il est pres du soir.
Là aussi estoient Brunettes,
Mastis, damas, violettes
Çà & là sans nul compas :
Auec la fleur, en laquelle
Hiacinte renouuelle

Son nom apres son trespas.
Le ruisseau de cette sourse
À par soy s'ebanoyant,
D'une foible & lente course
Deça dela tournoyant
Faisoit une protraiture
Du lieu ou fut renfermé
Le monstre contre nature
En Pasiphaë formé :
Puis son onde entrelassee,
De longues erreurs lassee
Par un beau pré s'espandoit :
Ou maugré toute froidure
Vne plaisante verdure
Eternelle elle rendoit.
Titan laissant sa campagne
Peu à peu sous nous couloit,
Et dens la tiede eau' d'Espagne
Son char il desateloit :
Quand en ce lieu de plaisance
Louïze estoit pour un soir,
Qui cherchant resiouissance
Pres la font se vint assoir :
Elle ayant assez du pouce
Taté l'harmonie douce
De son lut, sentant le son
Bien d'accord, d'une voix franche
Iointe au bruit de sa main blanche,
Elle dit cette chanson :
La forte Tritonienne,
Fille du Dieu Candien,
Et la vierge Ortygienne,
Seur du beau Dieu Cynthien,
Sont les deus seules Deesses
Ou i'ay mis tout mon desir,
Et que ie fù pour maitresses
Des mon enfance choisir.
Si Venus m'a rendu belle,
Et toute semblable qu'elle,
Auec sa diuinité,
Que pourtant elle ne pense,
Qu'en un seul endroit i'ofense
Ma chaste virginité.
La pucelle Lionnoize
Fredonnant meints tons diuers,

Au son plein de douce noise,
N'ut deus fois chanté ces vers,
Qu'un sommeil de course lente
Descendant parmi les Cieus,
Finit sa voix excellente
Et son ieu melodieus.
Sur la verdure espandue
Tous dous il l'a estendue,
Flatant ses membres dispos :
Dessus ses yeus il se pose,
Et tout son corps il arrose
D'un tresgracieus repos.
En dormant tout deuant elle
Sa mere se presenta,
En son beau visage telle
Qu'alors qu'elle s'acointa
D'Anchise, pres du riuage
Du Simoent Phrygien :
Dont naquit le preus courage
Qui au camp Hesperien
Renouuella la memoire,
Et la trionfante gloire
Du sang Troyen abatu,
Qui deuoit en rude guerre
Tout le grand rond de la Terre
Conquerir par sa vertu.
Ell' regarde par merueille
Son visage nompareil,
Son haut front, sa ronde oreille,
Son teint freschement vermeil,
Le vif coral de sa bouche,
Ses sourcis tant gracieus,
Que doucement elle touche
Pour voir les rais de ses yeus :
Non sans contempler encore
Celle beauté qui decore
La rondeur de son tetin,
Qui ni plus ni moins soupire
Qu'au printems le dous Zephire
Alenant l'air du matin.
Apres que la Cyprienne
Vt son regard contenté,
Voyant de la fille sienne
La plus qu'humeine beauté,
Esbahie en son courage

De sa grand' perfeccion,
Elle augmenta dauantage
Vers ell' son afeccion :
Puis toute gaye & ioyeuse,
D'une voix tresgracieuse,
Pour descouurir son souci,
Tenant les vermeilles roses
De sa bouche un peu descloses
Elle parola ainsi :
Les Dieus n'ont voulu permettre
Aus vains pensers des mortels,
Que d'eus ils se pussent mettre
A fin : bien que leurs autels
Soient tous couuers de fumee,
Ou pour gaigner leur faueur
Ou pour leur ire animee
Faire tourner en douceur,
Tous les veus pas ils n'entendent
Qui deuant leurs yeus se rendent :
Ains les ont à nonchaloir.
Veu ni priere qu'on face
N'y font rien, si de leur grace
Ils n'ont un mesme vouloir.
Que penses tu fille chere,
Penses tu bien resister
Contre les dars de ton frere
S'il lui plait t'en molester ?
Il scet domter tout le monde
De son arc audacieus :
L'Ocean, la Terre ronde,
L'Air, les Enfers, & les Cieus.
Onq fille n'ut la puissance
De lui faire resistance,
Et ses fiers coups soutenir :
Mais ie te veus faire entendre
Pourquoy i'ay voulu descendre
Du Ciel, pour à toy venir.
Les hommes pleins d'ignorance,
Citoyens de ces bas lieus,
Te pensent de leur semence,
Et non de celle des Dieus :
Mais par trop ils se deçoiuent
(Bien qu'ils le tiennent pour seur)
Et assez ils n'aperçoiuent
De ta beauté la grandeur.

Qui diroit, voyant ta face,
Que tu fusses de la race
D'un homme simple & mortel ?
La Terre sale & immunde,
Ne sauroit aus yeus du monde
De soy produire riens tel.
Tout ainsi la beauté rare
D'Heleine, chacun pensoit
Engendree de Tyndare :
Car on ne la connoissoit.
Toutefois si estoit elle
Fille du Dieu haut tonnant,
Qui sa maison supernelle,
Le haut Ciel, abandonnant,
Atourné d'un blanc plumage,
Semblant l'Oiseau qui presage,
En chantant, sa proche mort,
En Lede fille de Theste
De sa semence celeste,
La conçut par son effort,
Auecques deus vaillans freres,
Dont l'un alaigre escrimeur
Domta les menasses fieres,
Et la trop ápre rigueur
Du cruel Roy de Bebrice,
Acoutumé d'outrager
Et meurtrir par sa malice
Chacun soudart estranger :
L'autre de hardi courage,
Inuenta premier l'usage
De ioindre au char le coursier :
Ou il se roula grand' erre,
Effroyant toute la terre
Des deus ronds bornez d'acier.
Ainsi, bien qu'on ne te donne
L'honneur d'estre de mon sang,
Et du fier Dieu qui ordonne
Les puissans soudars en rang,
Si m'est ce chose asseuree,
Que de Gradiue le fort
En moy tu fus engendree,
Ioingnant le gracieus bord,
Ou la Sone toute quoye
Fait une paisible voye
S'en allant fendre Lion :

Dens lequel on voit encore
Vn mont[2]*, ou lon me decore,*
Qui retient de moy son nom.
Le lieu ou tu fus conçue
Ne fut vile ny chateau,
Ains une forest tissue
De meint plaisant arbrisseau,
Dont ie veus (en témoignage
De ta race) te pouruoir,
Ainsi que d'un heritage
Que ie tiens en mon pouuoir.
Là autour sont meintes plaines,
Esquelles les blondes graines
De Ceres pourras cueillir,
Et la liqueur qui agree
À Bachus, & meinte pree
Ou l'herbe ne peut faillir.
Là aussi sont meints bocages
Deça delà espandus,
Ou en tout tems les ramages
Des Oiseaus sont entendus.
Par fois tu y pourras tendre
Le ret rare, à ton desir,
Et quelque gibier y prendre
Pour acroitre ton plaisir :
Ou t'exerçant à la chasse
Tu poursuiuras à la trace
Les Lieures fuians de peur,
De chiens autour toute armee,
Vagans dessous la ramee,
Se guidans à la senteur.
Et si par trop tu te peines
En trop violent effort,
De meintes cleres fonteines
Tu pourras auoir confort :
L'eau sortante de leur sourse
Tes membres refreschira,
Et la murmurante course
À son bruit t'endormira :
Apres chargee de proye,
Tu te pourras mettre en voye
Pour à ton chateau tourner,
Qu'en brief batir ie veus faire,

[2] Le mont de Fouruiere anciennement apele forum Veneris.

Sufisant pour te complaire
S'il te plait y seiourner.
Sur tout (fille) ie t'auise,
Que d'un cœur tant odieus
Ton frere tu ne mesprise,
C'est le plus puissant des Dieus.
En ta beauté excellente
Meint homme il rendra transi,
Mais sa main ne sera lente
À te tourmenter aussi.
Prens bien à ce propos garde,
Car ia desia il te darde
Son tret ápre & rigoureus :
Dont il t'abatra par terre,
Rendant d'un homme de guerre
Ton tendre cœur amoureus.
En ce il prendra bien vengeance
Du bon Poëte Rommain,
Auquel sans nulle allegeance
Ton cœur est trop inhumein.
Bien prendra à ta ieunesse
Auoir apris à soufrir
Des durs harnois la rudesse,
Et à meint trauail s'ofrir :
Souuent seras rencontree
Depuis la tarde vespree
Iusqu'au point du prochein iour,
Parmi les bois languissante,
Et tendrement gemissante
La grand' cruauté d'Amour.
Alors pour estre asseuree
Point en femme tu n'iras,
Ains d'une lance paree
Cheualier tu te diras.
Ia en ton harnois brauante
Ie te regarde assaillir
Meint cheualier, qui se vante
Hors de l'arçon te saillir :
Puis dextrement aprestee,
Ayant ta lance arrestee,
Le desarçonner en bas,
Lui tout froisse, à grand' peine
Leuer son arme incerteine,
Chancelant à chacun pas.
À si grans trauaus ton frere

Durement te contreindra,
Iusqu'à ce qu'à la premiere
Liberté il te rendra :
Alors laissant les alarmes,
Et les hazars perilleus,
Tu rueras ius les armes,
Et le courage orguilleus,
Dont tu soulois mettre en terre
Meint vaillant homme de guerre
Renuersé sous son escu,
Qui repentant en sa face
De sa premiere menasse
Tout haut se crioit vaincu.
Donq laissant dague & espee
Ton habit tu reprendras,
À plus dous ieus ocupee
Ton dous lut tu retendras :
Et lors meints nobles Poëtes,
Pleins de celestes esprits,
Diront tes graces parfaites
En leurs tresdoctes escriz :
Marot, Moulin, la Fonteine,
Auec la Muse hauteine
De ce Sceue audacieus,
Dont la tonnante parole,
Qui dens les Astres carole,
Semble un contrefoudre es Cieus.
Toutefois leur fantasie
Ton loz point tant ne dira,
Comme d'un la Poësie,
Qui de l'onde sortira.
Du petit Clan, dont la riue
Priuee de flots irez
Ha en tout tems l'herbe viue
Autour des bors retirez.
De cil la Muse nouuelle
Rendra ta grace immortelle :
Du Ciel il est ordonné
Qu'à lui le bruit de la gloire
De t'auoir mise en memoire,
Entierement soit donné.
Qu'à ton cœur tousiours agree
Du Poëte le labeur :
Son escriture est sacree
À tout immortel bonheur.

Ayant qui ton loz escriue,
Mourir ne peus nullement :
Ainsi Laure, ainsi Oliue
Viuent eternellement.
Vn Bouchet en façon telle,
Met en memoire immortelle
De son Ange le beau nom :
Sacrant l'Angelique face,
Sa beauté, sa bonne grace,
Au temple du saint renom.
À tant la Deesse belle
Mit fin à son dous parler :
Son chariot elle atelle
Toute preste à s'en voler :
Les mignonnes colombelles
Par le vague doucement
Esbranlent leurs blanches esles
D'un paisible mouuement.
Louïze estant esueillee
Resta toute esmerueillee
De la sainte vision :
Ignorante si son songe
Est verité ou mensonge,
Ou quelque autre illusion.
Son corps droit, sa bonne grace,
Son dur teton, ses beaus yeus,
Les diuins traits de sa face,
Son port, son ris gracieus,
Le front serein, la main belle,
Le sein comme albastre blanc
Montrent euidemment qu'elle
Sortit du Ciprien flanc.
Puis sa vaillance & prouesse,
Son courage, son adresse,
Et la force du bras sien
De grand heur acompagnee,
La montrent de la lignee
Du Gradiue Thracien.
Mais d'autre part, sa doctrine,
Sa sagesse, son sauoir,
La pensee aus arts encline
Autant qu'autre onq put auoir :
Les vers doctes qu'elle acorde,
En les chantant de sa voix,
À l'harmonieuse corde,

Fretillante sous ses doits :
Et la chasteté fidelle,
Qui tousiours est auec elle,
Nous rendent quasi tous seurs
Qu'elle ut la naissance sienne
De la couple Cynthienne,
Ou de l'une des neuf Seurs.
Toutefois il nous faut croire
Ce que nous disent les Dieus,
Qui par la nuitee noire
Se montrent aus dormans yeus.
Ainsi Hector à Enee
En un songe s'aparut,
Et la sienne destinee
En songe il lui discourut.
Souuent la future chose
Du sain esprit qui repose
Est preuuë de bien loin :
Ce songe presque incroyable,
Qui apres fut veritable,
En pourra estre témoin.
Mais il est tems douce Lire,
Que tu cesses tes acors.
Si assez tu n'as pù dire,
Si as tu fait tes effors.
Celle harpe Methimnoise,
Qui peut la mer esmouuoir,
N'ut la Ninfe Lionnoize
Chanté selon son deuoir :
Non pas toute la Musique
De celle bende Lirique
Qui (longtems ha) florissoit
En la Grece : qui meint Prince,
Meint païs, meinte Prouince,
De son chant resiouissoit.
FIN.

Le Priuilege du Roy.

HENRI par la grace de Dieu Roy de France.
À notre Preuot de Paris, & Seneschal de Lionnois, ou leurs Lieutenans, & à chacun d'eus si comme à lui apartiendra, Salut & dileccion. Reçue auons l'humble

suplicacion de notre chere & bien aymee Louïze Labé, Lionnoize, contenant qu'elle auroit des long temps composé quelque Dialogue de Folie & d'Amour : ensemble plusieurs Sonnets, Odes & Épitres, qu'aucuns ses Amis auroient souztraits, & iceus encores non parfaits publiez en diuers endroits. Et doutant qu'aucuns ne les vousissent faire imprimer en cette sorte, elle les ayant reuuz & corrigez à loisir les mettroit volontiers en lumiere, à fin de suprimer les premiers exemplaires : mais elle doute que les Imprimeurs ne se vousissent charger de la despense sans estre asseurez qu'autres puis apres n'entreprendront sur leur labeur. Povrce est il : que nous inclinant liberalement à la requeste de ladite supliante, lui auons de notre grace speciale donné Priuilege, congé, licence & permission de pouuoir faire imprimer sesdites Euures cy dessus mencionnees, par tel Imprimeur que bon lui semblera. Auec inibicions & defenses à tous Libraires, Imprimeurs & tous autres qu'il apartiendra, de non Imprimer ne faire Imprimer, vendre ne faire vendre & distribuer ledit Liure cy dessus declairé, sans le vouloir & consentement de ladite supliante, & de celui à qui premierement elle en aura donné la charge, dans le tems de cinq ans consecutifs, faits & acomplis : commençans au iour & date que ledit liure sera acheué d'imprimer, sans qu'il soit libre à autres Imprimeurs ou Libraires, & autres personnes quels qu'ils soient, & pour quelque impression que ce soit : soit grande ou petite forme, les pouuoir imprimer ou faire imprimer, & exposer en vente, sinon de ceus que ladite supliante aura fait ou fera faire imprimer, que lesdis cinq ans ne soient expirez, finiz & accomplis. Et ce, sur peine de confiscacion desdis Liures, & d'amende arbitraire. De ce faire vous auons donné pouuoir & mandement special par ces presentes. Mandons & commandons à tous nos Iusticiers, Officiers & sugets, que à vous ce faisant soit obeï : car tel est notre plaisir. Donné à Fonteinebleau le xiii iour de Mars, L'an de grace mile cinq cens cinquante quatre. Et de notre regne le VIII.

Par le Roy en son conseil.

Robillart.

Œuvres
Louise Labé

Texte du domaine public, relu par Classiques.app
classiques.app/livres/louise-labe/oeuvres-louise-labe